12365/B

42550

SYPHILIS

Poème en Deux Chants

PAR

BARTHÉLEMY,

Traducteur de Virgile,
auteur de Napoléon en Égypte, du Fils de l'Homme,
des Douze Journées, de Némésis, etc.

AVEC DES NOTES

PAR GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS,

DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS,
ex-interne des hôpitaux, ancien membre de l'École pratique, membre de la Société de géographie, de la Société de statistique universelle, de la Société pour l'instruction élémentaire, correspondant de la Société linnéenne de Bordeaux, membre de la Société nationale de vaccine, membre de la Société des sciences physiques et chimiques de France, etc.

PARIS

BECHET Jne & LABÉ,
LIBRAIRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 4.

BOHAIRE,
LIBRAIRE, BOULEVART DES ITALIENS, 10.

Paris. Imp. et Fond. de F. LOCQUIN et Comp., rue N.-D. des Victoires.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Un hasard de lecture fit tomber entre mes mains, il y a quelques mois, un poème latin qui m'était tout à fait inconnu, et qui a pour titre : *Hieronimi Fracastorii Syphilis, sive morbus gallicus*.—Lipsiæ, 1830 (1.

J'avoue que, quoique traducteur de Virgile, je fus émerveillé de trouver dans une œuvre du seizième siècle, et dans une œuvre de science, une latinité qui me semblait refusée aux auteurs modernes, et j'ose le dire, une foule de beautés empreintes d'une poésie antique et toute virgilienne. Dans mon admiration pour Jérôme Fracastor, j'essayai de traduire quelques fragments de son livre, et j'eus même un moment la fantaisie de faire le même travail pour tout le poème. Bientôt à cette velléité de poète se joignit une pensée de philosophe : il me sembla qu'au lieu de m'appliquer à la traduction longue et difficile d'un ancien ouvrage sur la syphilis, il serait plus convenable d'actualiser la matière et de créer moi-même, sous de moindres proportions, non seulement une œuvre de poésie, mais une œuvre de morale et d'utilité publique. Nulle époque, d'ailleurs, ne me parut plus opportune, pour

cette publication, que ce moment même, où deux systèmes thérapeutiques sur le traitement de cette maladie partagent l'opinion des plus sages praticiens, et se trouvent en présence sur le champ de bataille de la médecine. Enfin, pourquoi le dissimuler? je fus séduit par l'étrangeté même du sujet, qui jusqu'ici n'a été présenté que sous des formes légères, ou furtivement introduit dans la poésie par de méprisables colporteurs de plates obscénités. Je me sentis entraîné par la hardiesse d'une excursion dans ce domaine en friche; j'éprouvai une sorte de plaisir à réaliser le vers d'Horace :

Nil intentatum nostri liquére poëtæ,

Je voulus expérimenter une association entre la médecine et la poésie, et découvrir si la fable n'exprime pas une vérité en nous disant qu'Apollon est le père d'Esculape.

En un mot, s'il est permis de formuler la bizarrerie de ma pensée, par une sorte d'expression blasphématoire, par la plus monstrueuse des antithèses; je me suis dit que, tous les genres se trouvant aujourd'hui exploités, usés, triturés, tous les sujets littéraires étant

déflorés, il n'en existait aucun qui fût plus vierge que la SYPHILIS.

Il est inutile de déclarer qu'au premier abord je fus épouvanté par la nature de la composition, et par le nom seul de l'alarmante héroïne de ce poème. Mais exercé depuis longtemps à ce genre de courage; je pensai, après mûre réflexion, que sans soulever un scandale littéraire, je pouvais aborder cette scabreuse difficulté, faire absoudre l'impudicité de la matière par la chasteté de l'exécution, en publiant un livre dont la lecture ne portât la rougeur au front de personne, et dont le titre seul fût un objet d'épouvantement.

J'ose l'espérer, ceux qui auront lu ce petit poème conviendront qu'il ne contient aucun passage, aucun vers même, qui ne puisse être cité par une bouche honnête; et que bien loin de spéculer sur des peintures érotiques, comme moyen de succès, il n'a d'autre but et d'autre effet que d'inspirer l'aversion de la débauche et l'horreur du fléau qu'elle entraîne si souvent à sa suite; ils lui rendront cette justice, qu'au lieu d'être mis à l'index comme une œuvre de corruption, il devrait, au contraire, être placé entre les mains des jeunes gens, comme un avertissement sévère, comme un salutaire préservatif contre le danger physique

de la plus impérieuse des passions; bien différent en cela, de certains ouvrages de morale, tels que le fameux livre de Tissot, qui, sous prétexte de porter dans de jeunes imaginations un sentiment de dégoût et d'horreur pour le vice, ne produisent d'autre effet que de satisfaire une curiosité libidineuse, et n'agissent sur les esprits que comme des excitants dangereux et des agents provocateurs.

Le poème une fois terminé, j'ai jugé qu'il était indispensable d'y ajouter quelques notes pour éclaircir ce qui n'est qu'indiqué dans le texte, et pour arriver logiquement à des démonstrations qui seraient fastidieuses ou obscures avec la poésie. Mais là j'ai reconnu mon impuissance, j'ai senti que mes lectures superficielles de quelques ouvrages de médecine ne suffisaient pas pour me rendre habile à traiter cette matière, difficile même pour les professeurs; et j'ai naturellement eu recours à un homme dont personne ne contestera la compétence, le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, qui, officieusement, et par amitié, a bien voulu se charger de cette tâche laborieuse, tout à fait au dessus de mes forces, mais indispensable pour compléter cet opuscule, et arriver au but d'utilité publique que je me suis proposé avant tout.

SYPHILIS (2

POÈME

PAR BARTHÉLEMY.

CHANT PREMIER.

LE MAL.

Syphilis! à ce nom, que saisi de scrupule,
Un vulgaire lecteur s'épouvante et recule,
Qu'il inflige à mon œuvre un pudibond mépris,
Qu'importe? je m'adresse à ces graves esprits
Dont l'œil philosophique embrasse pour domaine
Tout ce qui touche au sort de la nature humaine,
Ceux qui n'ont pas l'orgueil de croire au dessous d'eux
Ce que le monde appelle effrayant ou hideux,
Et qui, de l'ignorance affrontant l'anathême,
Sèment au champ public la vérité..... quand même!....
Ne vous y trompez pas; l'art que nous professons
N'a pas l'unique but de produire des sons,
Des riens harmonieux, d'éclatantes bluettes;
Au siècle où nous vivons, jugez mieux les poëtes:

Ils n'ont pas fait métier de folâtrer toujours
Sous des berceaux de fleurs qu'effeuillent les amours,
De suivre une Chloé fuyant dans la prairie :
A de plus nobles soins leur verve se marie;
Ils pensent que, sans être ou cynique ou pervers,
Tout ce que dit la prose, on le fait dire au vers.
Du préjugé des mots ma muse indépendante
Dans un nouvel enfer veut imiter le Dante,
Et, fort d'un noble but, que l'œuvre plaise ou non,
J'entre dans mon sujet dont j'ai tracé le nom.

—

Mais, comment aborder l'histoire ou le poëme
D'un fléau qui, pour nous, est encore un problème,
Être indéfinissable, agent mystérieux,
Qui naquit, on ne sait en quels temps, en quels lieux (3?

Soit que ce mal impur, dès le berceau des âges,
Ait sur le genre humain promené ses ravages,
Et qu'il ait, sans relâche, asservi l'univers,
Sous différente forme et sous des noms divers,
Ou que, tel qu'un volcan qui brise son cratère,
Il ait par intervalle éclaté sur la terre;
Soit qu'il ait pris son vol, depuis un temps moins long,
De ce monde inconnu que devina Colomb,
Et que, vengeant sur nous sa liberté mourante,
L'Amérique ait conquis l'Europe conquérante;

Sans chercher, en fouillant les siècles ténébreux,
S'il provient des Romains, des Grecs ou des Hébreux,
S'il a franchi d'un bond les flots de l'Atlantique,
S'il est de sang moderne ou d'origine antique (4,
Sans juger, au hasard, sur des bruits incertains,
S'il est fils des Français ou des Napolitains (5;
Quel qu'il soit, en un mot, il faut le reconnaître,
Tout fléchit aujourd'hui sous ce terrible maître;
La terre est son domaine, et, depuis trois cents ans
Qu'il épanche sur nous ses horribles présents,
De la zône torride aux deux zônes polaires,
Peuples des continents, archipels d'insulaires,
Jusqu'en Océanie, en ces brumeux climats
Où Durville a montré la pointe de ses mâts,
Invisible et présent, comme l'air qu'on respire,
Ce grand empoisonneur tient tout sous son empire.
Nulle digue qui puisse arrêter ce torrent;
Il saisit, à la fois, le docte et l'ignorant (6,
Le riche en son hôtel, le pauvre en sa cabane,
L'impie et l'homme saint qu'abrite la soutane,
Le vieillard, l'enfant même, atteint souvent d'un mal
Dont il n'est pas lavé par le flot baptismal;
Et peut-être aujourd'hui, parmi l'espèce humaine,
Il n'est pas un seul homme, et dans l'homme une veine
Où, quoique bien souvent encore non révélé,
Le virus destructeur ne soit inoculé.
N'en cherchons pas ailleurs la cause originaire:
Si l'homme chaque jour décroît et dégénère,

Si le moule sublime où Dieu l'avait jeté
Pour en sortir tout plein de force et de beauté,
Multiplie aujourd'hui tant de formes grossières,
Tant de contrefaçons des épreuves premières,
C'est que, depuis Adam, des éléments pourris
Se sont joints au limon dont nous fûmes pétris.
Quelquefois, en touchant ces armures massives
Que les vieux arsenaux conservent pour archives,
Masses-d'armes, brassarts, cuirasses, boucliers,
Que portaient autrefois nos aïeux chevaliers,
Nous sommes étonnés de ce harnais de guerre
Qu'à peine notre bras peut soulever de terre,
Et nous nous demandons si, chez l'homme d'alors,
La taille était plus haute et les muscles plus forts;
N'en doutons pas : leurs fils, triste progéniture,
Ont déchu, par degrés, de force et de stature,
Et toujours, d'âge en âge, ils iront décroissant,
Grace au germe de mort infiltré dans leur sang.
De là vient cette race infirme, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie (7;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux,
Qui pensent rehausser leur type ridicule
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule (8;
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,
Précoces réservoirs de mille maux cuisants,
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,
En proie aux pamoisons, aux vapeurs, aux vertiges;

Complices innocents que l'hymen doit unir
Pour léguer des douleurs à la race à venir!

Est-il vrai que ce mal, autrefois si vorace,
Avec moins de fureur sévit sur notre race (9?
Que son terrible empire, usé dans son ressort,
En devenant plus vaste, est devenu moins fort?
Comme un torrent qu'on voit précipiter ses ondes
Quand il est resserré dans ses rives profondes,
Se calme tout à coup, et semble avoir un frein
Dès qu'il étend ses eaux sur un large terrain?
Oui, sans doute, le monstre, assouvi de pâture,
Semble avoir adouci son atroce nature,
Avec nous, d'âge en âge, il s'est civilisé;
Si, lorsque par l'enfer il fut improvisé,
Cette effroyable énigme étonna la science,
Le savoir, à son tour, fils de l'expérience,
Opposant au fléau d'énergiques secours,
Tempéra ses rigueurs et dirigea son cours;
Et si, quand il parut, usurpateur immonde,
Il allait conquérant et décimant le monde,
Désormais, répandant moins de deuil et d'effroi,
Il règne plus paisible, en légitime roi.
Les temps sont loin de nous où, dans les cimetières,
S'engloutissaient d'un coup des peuplades entières,
Où des infortunés, en proie à leurs tourments,
Foudroyés par l'Église et par les parlements,

Expulsés des cités, des temples, des hospices,
Errants dans les forêts, au bord des précipices,
Parias vagabonds, troupeaux expatriés,
Couvraient les champs impurs de leurs os cariés.
Non, ces temps ne sont plus; notre âge philanthrope
Leur prodigue des soins qu'un mystère enveloppe;
Ils sont libres d'entrer aux lieux où nous allons :
Nos cercles roturiers, nos plus nobles salons,
Sont tous, à leur insu, peuplés de ces malades;
Chaque jour en suivant nos douces promenades,
Sans craindre leur contact, sans rebrousser chemin,
A ces pestiférés nous présentons la main;
Et les rois chevaliers, dans leurs ardeurs courtoises,
Peuvent mettre en leur lit des maîtresses bourgeoises,
Sans voir, sous leurs rideaux semés de fleurs de lys,
L'inévitable mort escortant Syphilis.

Pourtant ne croyez pas que l'impure furie
Soit rentrée aux enfers, sa première patrie,
Et que sans crainte on puisse affronter son courroux.
Quoique ceux qu'elle atteint de ses funestes coups,
Au sein des carrefours et des places publiques,
N'osent plus étaler leurs maux hyperboliques,
Qu'ils dérobent leur peste aux rayons du soleil;
Si vous voulez revoir dans tout leur appareil
Son cortège effrayant de hideux phénomènes,
Entrez dans ces égouts des misères humaines,

Dans ces grands lazarets où sur des lits ardents,
Se tordent des douleurs qui font grincer les dents (10.
Ah ! quelque préparé que soit votre courage,
Si de ces lieux maudits vous tentez le passage,
Quand, marchant pas à pas, de rideaux en rideaux (11,
Vous verrez tour à tour soulever ces bandeaux,
Ces linges purulents, ces flocons de charpie
Gonflés d'un sang noirâtre, et d'une humeur croupie;
Quand vous verrez à nu, sur les os et la chair
Les empreintes du mal de la flamme et du fer;
Croyez-moi, vos genoux fléchiront d'épouvante,
Vos yeux se terniront devant la mort vivante,
Vos sens bouleversés éprouveront encor
La poëtique horreur qu'exprimait Fracastor.
Oui, si vous voulez voir Syphilis en personne,
Entrez dans cet empire où tout mortel frissonne :
Là, comme dans la cuve où bouillonne le vin,
On entend fermenter son putride levain;
Sur les frêles tissus qui couvrent les viscères
On voit naître la mort et ramper les ulcères.
Oh ! qui pourrait compter, sur tant d'êtres souffrants,
Tant d'indicibles maux alignés sur deux rangs!
L'ingénieux fléau, dans son fécond caprice,
Assigne à chaque membre un différent supplice :
Tantôt l'humeur visqueuse, épanchée au dehors,
D'une sordide écaille enveloppe le corps;
D'autres fois, elle teint en couleur purpurine
Les épaules, les bras, les flancs et la poitrine.

Les uns, en gémissant, étendront sur leurs lits
Des os exfoliés, cassants ou ramollis;
D'autres vous montreront ces ulcères vivaces
Qui gonflent des tumeurs ou percent des crevasses;
Vous frémirez, surtout, en voyant leurs progrès
Sur l'informe appareil des organes secrets,
Déplorables débris, que recouvrent à peine
Quelques lambeaux de chair qu'oublia la gangrène,
Et qu'un homme, impassible à force d'être humain,
Sous le tranchant acier fera tomber demain.
Plus dignes de pitié, plus difformes encore,
Ceux qui, la face en proie au chancre carnivore,
Le miroir à la main, contemplent chaque jour
Leurs traits jadis si beaux qu'idolâtrait l'amour!
Que l'amour vienne donc contempler ces ruines :
Ces noires cavités en place des narines,
Ces lèvres que laboure un sulfureux sillon,
Cette langue épaissie en forme de bâillon,
Ce front illuminé de pustules grossières,
Ces paupières sans yeux et ces yeux sans paupières;
Désespérants tableaux! dont la réalité
S'imprime tellement dans l'œil épouvanté,
Que leur souvenir seul, leur image ternie,
En passant devant nous dans des nuits d'insomnie,
Leur simulacre en cire, ou leur pâle dessin,
Hérissent nos cheveux et glacent notre sein.

—

CHANT DEUXIÈME.

—

LE REMÈDE.

Faut-il donc blasphémer, par un reproche impie,
Contre le grand sculpteur dont l'homme est la copie!
A-t-il donné le souffle au triste genre humain
Pour marcher à la mort par cet affreux chemin?
N'a-t-il mis dans nos sens l'irrésistible envie,
L'impérieux besoin de propager la vie (12,
Que pour frapper de honte et de difformité
L'organe merveilleux de la fécondité?
Non, Dieu ne serait pas. En venant sur la terre,
Quoique de mille maux l'homme soit tributaire,
Il est en même temps doué d'une raison,
D'un instinct qui lui fait trouver sa guérison;
Non, l'art de soulager l'infirme créature
N'est pas un vil trafic fondé sur l'imposture;
Chaque jour, en voyant le formidable essaim
Des maux que Syphilis déroule au médecin,
En face de la mort à moitié satisfaite,
L'homme de la science, intelligent prophète,
Sans craindre un démenti, d'un ton d'autorité,
A jour fixe et précis assigne la santé;

Et ce jour, le malade, affranchi de souillure,
Se lève et prend son lit, comme dans l'Écriture :
Miracles du savoir, si soudains et si beaux,
Qu'il semble dire aux morts : sortez de vos tombeaux!
Mais cet art, trop souvent esclave d'un système,
Combat l'excès du mal par un remède extrême,
Et, du métal liquide adorateur fervent,
L'infuse dans le corps qu'il tue, en le sauvant (13.
Malheur à qui réclame un tel auxiliaire!
Des feux de Syphilis, vengeur incendiaire,
Son dévorant poison, une fois introduit,
Deviendra plus mortel que le poison détruit;
Tyran plus absolu que celui qu'il remplace,
Il enracinera son empire tenace
Dans la chair, dans le sang, dans les os du martyr,
Et nul pouvoir humain ne l'en fera sortir.
En vain dans le creuset de la noire chimie
On mitige avec soin sa substance ennemie,
En vain, vous le changez pour tromper le soupçon,
En poussière impalpable, en limpide boisson,
Quel que soit le mortier où votre art le triture
Le rebelle métal conserve sa nature,
Et bientôt, dépouillé de son masque changeant,
Reprend sa forme crue et coule en vif argent (14.
On dit que, bien longtemps même après l'existence
De ceux qu'empoisonna l'hypocrite substance,
Ses globules subtils qu'ils crurent expulsés
Étincellent encor dans leurs os crevassés;

On dit même qu'au jour où des fureurs profanes
Du pieux Saint-Denis fouillèrent les arcanes,
Et sur le vil pavé jettèrent en monceaux
Tous ces rois dont la mort avait fait ses vassaux,
A travers ces débris, dans cette immense foule
De tant d'augustes fronts qu'oignit la sainte ampoule,
On reconnut celui du premier des François,
Au mercure liquide errant dans ses parois.
C'est donc en vain qu'on cherche à douter de son être;
Tôt ou tard, à coup sûr, il se fera connaître :
Alors, soit qu'au virus il ait donné la mort,
Soit que ce vieux rival résiste dans son fort (15,
Soit que, ligués tous deux par un pacte unanime,
Et concourant ensemble à ronger leur victime,
Dans ce chantier putride ils travaillent de front,
Alors, contre les maux qui vous tourmenteront
La nature ni l'art n'offriront aucun aide;
Au remède du mal il n'est plus de remède.
Puisse-t-il, circonscrit à des points limités,
N'atteindre que le buste et les extrémités!
Car, si vers les hauts lieux se frayant une route,
Du spongieux palais il assiégeait la voûte;
Il irait, à travers cette frêle cloison,
Jusque dans le cerveau détrôner la raison.
Cette scène manquait à mon lugubre drame,
La voilà! maintenant, vous, dont la voix proclame
Ce puissant bienfaiteur que nous devons bénir,
En face d'Esquirol osez-le soutenir;

Ses accablants témoins sont prêts à comparaître.
Interrogez encor Charenton et Bicêtre (16 ;
De leurs hôtes hideux qu'y reçoit la pitié
Vos malheureux clients font la grande moitié :
Tous ces êtres tombés au dessous de la brute,
Ces forcenés, mordant les barreaux de leur hutte,
Ces idiots hagards, aux visages flétris,
Tous ces hommes souffrants, sont des hommes guéris.

—

Et devant ces tableaux le préjugé s'obstine
A cheminer encor dans la vieille routine !
Et pour l'homme de l'art, ce qu'ont accrédité
Trois longs siècles d'erreurs, passe pour vérité !
Ah ! c'est rendre au mensonge un tribut volontaire !
Qu'au temps où ce fléau débuta sur la terre,
Le peuple ait eu recours à des remèdes vains,
Aux secrets impuissants des prêtres, des devins,
Que le médecin même, à cette époque obscure,
De la science arabe ait reçu le mercure,
L'erreur est excusable et peut se concevoir ;
Mais lorsque trois cents ans ont mûri le savoir,
Vivre comme étranger à notre nouvelle ère,
Fermer ainsi les yeux au jour qui nous éclaire,
Dans un bourbeux sentier s'enfoncer pas à pas,
Cette homicide erreur ne se pardonne pas ;
Non ; puisque de la Foi la lumière est surgie
Sur les autels brisés de la mythologie,

Il est honteux de voir qu'un de ses dieux menteurs
Trouve encore aujourd'hui d'aveugles sectateurs ;
Le culte de Mercure est un culte idolâtre (17.
La nature n'est point une injuste marâtre,
Celle qui fait connaître aux grossiers animaux
Des spécifiques sûrs qui soulagent leurs maux,
Qui conduit leur instinct jusqu'au pied d'une plante,
Pour son plus beau chef-d'œuvre est non moins vigilante;
Gardons-nous d'en douter ; pour prolonger nos jours
Elle ne soustrait pas ses généreux secours,
Elle n'enfouit point dans l'empire des Gnômes
Ses féconds élixirs, ses parfums et ses baumes ;
De ses filtres, placés au sein de chaque fleur,
Sort un électuaire offert à la douleur;
Bien loin de renfermer dans un laboratoire
L'appareil ténébreux d'un art divinatoire,
Elle étale au soleil et met sous notre main
Sa grande pharmacie ouverte au genre humain ;
Et tandis que la terre abondante nourrice
Montre ses végétaux, afin qu'il se guérisse,
Elle cache avec soin, dans un gouffre profond,
Le fer qui le détruit et l'or qui le corrompt.
Ah! ne repoussons pas une douce espérance!
La vérité commence à luire sur la France (18,
Ses apôtres nouveaux, un jour mieux écoutés,
Dans les sages esprits porteront leurs clartés ;
Mais ce grand avenir est bien lointain encore :
Avant que le soleil remplace cette aurore,

Avant que la raison, si lente à concevoir,
Intronise, partout, le lumineux savoir,
Que, cessant de lutter contre sa décadence,
L'erreur sente ses yeux brûlés par l'évidence,
Et prononce, à la fin, par un sublime effort,
Ces mots, si durs pour elle à prononcer, J'AI TORT;
Hélas! avant ce jour il faudra qu'on immole
Des générations à la gothique idole;
Il faudra contempler des amis, des parents,
Qui, sans porter du mal les signes apparents,
Sentiront, toutefois, leurs os et leurs entrailles,
Agacés et mordus par de sourdes tenailles;
Qui, nuit et jour crispés par des spasmes nerveux,
Inclinant vers le sol leurs têtes sans cheveux,
Accablés sous le spleen, souffrance britannique
Que ne peut alléger la savante clinique,
Par un rude calvaire, en vain semé de fleurs,
Traîneront au tombeau leurs chroniques douleurs.

Heureux celui qui, grace à sa raison perdue,
De son propre désastre ignore l'étendue!
Heureux encor celui dont la simplicité
Méconnaît le venin dont il est infecté!
Son médecin, fertile en douces impostures,
Par des causes sans nom explique ses tortures,
Et, vivant chaque jour dans l'espoir de guérir,
Il meurt, sans soupçonner ce qui le fait mourir.

Mais, des infortunés l'homme le plus à plaindre,
C'est celui qui ne peut à lui-même se feindre
L'irrévocable arrêt qui prescrit son trépas,
L'intime destructeur qui ne le quitte pas :
Qui pense, qui raisonne et froidement s'explique
Le terrible secret de son sang métallique,
Et sait qu'il est trop tard pour invoquer l'appui
D'un système sauveur qu'il repoussa de lui (19.
Jusques au dénoûment suivons ce personnage :
Riche, plein de science, à la fleur de son âge,
Il possède une femme ardente pour l'amour,
Un gracieux enfant qui grandit chaque jour;
O supplice! jamais la nuit avec mystère,
Il ne trouble sa femme en son lit solitaire,
Il voit, en frémissant, jouer dans sa maison
Ce fils qui doit avoir ses biens..... et son poison.
Les arts décolorés n'ont plus rien qui le touche :
Un sourire glacé ride à peine sa bouche,
S'il entend par hasard louer à haute voix
Les tableaux ou les vers qu'il faisait autrefois;
Paraît-il au milieu de folâtres convives?
Lui seul, le front plombé, les prunelles pensives,
Insensible aux douceurs d'un fraternel accueil,
Reste, comme Banquo, muet dans son fauteuil;
Tout ce que peut la mode inventer de caprices,
Les chevaux de pur sang, les bronzes, les actrices,
Devant ses yeux vitrés passent sans l'émouvoir.
Un jour son médecin, las d'user son savoir,

Pour rompre la torpeur de sa mélancolie,
Lui conseille un voyage en Suisse, en Italie:
Il part donc; mais hélas! sans que son pauvre sein
Eprouve le bienfait d'un air suave et sain,
Sans rien voir, sans songer à rien qu'à sa souffrance,
Muré dans sa calêche, il traverse la France,
Il fuit, en enviant, malgré ses durs travaux,
Le sort du postillon qui fouette ses chevaux,
Le sort du colporteur qui, chassé par sa roue,
Se traîne à pied, couvert de poussière et de boue;
Le sort du mendiant qui, sur le grand chemin,
Bourdonne à sa portière en lui tendant la main.
Il se flatte parfois qu'il est en d'autres villes
Des secours plus puissants, des docteurs plus habiles,
Que pour rendre la vie, un art particulier
A défaut de Paris, se trouve à Montpellier;
Vain espoir! quel que soit le docteur qu'il consulte,
Recette brèvetée ou panacée occulte,
Rien ne peut ranimer son corps qui se dissout,
L'oracle d'Epidaure est le même partout.
Cependant de la Suisse il aborde les cîmes,
Non pour envisager leurs merveilles sublimes,
Pour avoir le plaisir d'imprimer son orteil
Sur des pitons brillants de neige et de soleil,
Pour marcher sur des lacs dont l'onde est condensée,
Pour exalter son ame et grandir sa pensée,
Mais pour trouver un peu de souffle et de repos
Dans l'étable salubre où dorment les troupeaux.

De là, toujours plongé dans son deuil taciturne,
Il repart, il atteint la terre de Saturne;
Il passe tour à tour, en son rapide élan,
Du lion de Saint-Marc au dôme de Milan;
Il voyage, sans joie, où le hasard le pousse;
Puis, cherchant du midi l'influence plus douce,
Il voit Pise et Florence, et la ville aux sept monts,
Et Naples qui devait rafraîchir ses poumons.
Hélas! ni le chalet du pasteur helvétique,
Ni le soleil qui luit sur l'Italie antique,
Pas plus que sa patrie, et que l'art du savant,
N'ont pu ressusciter ce cadavre vivant!
A peine a-t-il le temps d'arriver en litière
Sur le sol paternel qu'il veut pour cimetière :
Là, désormais, rebelle à des soins superflus,
Étendu sur un lit qu'il ne quittera plus (20,
Pour dernière pensée, il voue à l'anathême,
Il maudit mille fois plus que le mal lui-même
L'incurable remède à ses maux ordonné,
Et dit en expirant : Je meurs empoisonné.

NOTES

DU DOCTEUR GIRAUDEAU DE SAINT-CERVAIS.

—

NOTE 1).

—

Hieromini Fracastorii syphilis.

Facastor ayant fourni à Mons Barthelemy l'idée de son nouveau Poème, j'ai pensé qu'une Notice biographique sur cet auteur latin serait bien placée à la suite d'une œuvre dont il avait inspiré le sujet.

Fracastor naquit à Vérone en 1483; philosophe, médecin et poète distingué, il a laissé dans ces diverses carrières des monuments de son génie. Il dédia son poème de la syphilis au cardinal Bembo, secrétaire et ami particulier de Léon X, et, malgré la scabreuse délicatesse du sujet et la difficulté de le traiter en vers harmonieux, élégants et corrects, cet ouvrage a toujours fait les délices de ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs.

Quand parut Fracastor, l'Europe entière était encore dans les ténèbres de l'ignorance et la barbarie du moyen-âge. Pour l'Italie seule avait commencé l'ère de la renaissance; depuis le siècle d'Auguste, aucune époque ne fut plus favorable au développement de l'esprit humain : les croisades avaient ébranlé le monde, l'imprimerie naissait, Colomb découvrait l'Amérique, Charles-Quint, François Ier et Luther occupaient toute l'Europe de leurs luttes politiques et religieuses, et l'éclat de nos conquêtes en Italie n'était

effacé que par le pontificat brillant de Léon de Médicis, qui eut la gloire d'imposer son nom au siècle où il vécut.

Malgré ces grands évènements, l'Europe entière fut frappée d'épouvante par l'apparition, en 1493, d'une maladie qui, plus contagieuse que la peste, se propageait sans contact, et, semblable au choléra de nos jours, voyageait avec les vents et portait partout la désolation et la mort; c'était la syphilis. Ce fléau pestilentiel parut alors sans cause connue; on ferma les églises pour empêcher les réunions qui le propageaient; on fit des prières publiques, et Fracastor fut obligé d'en expliquer l'origine par une fable poétique, et par les mystères de l'astrologie judiciaire qui était alors en grande vénération. Comme il est curieux de comparer les symptômes de la syphilis actuelle avec ceux qu'elle présentait en Italie, il y a plus de 300 ans, et pour faire ressortir la pureté du style de Fracastor, on me permettra de reproduire ici un passage de son poème déjà cité dans plusieurs journaux de médecine et de littérature : c'est un des morceaux que M. Barthélemy a voulu d'abord traduire comme pour essayer ses forces, avant d'aborder lui-même cette matière en qualité d'auteur original.

HIERONIMI FRACASTORII

SYPHILIS.

SIVE MORBUS GALLICUS ANNO 1520.

LIBRI I. FRAGMENTUM.

In primis mirum illud erat, quod labe receptâ,
Sæpè tamen quater ipsa suum compleverat orbem
Luna priùs, quàm signa satis manifesta darentur.
Scilicet extemplo non sese prodit apertè,
Ut semel est excepta intùs, sed tempore certo
Delitet, et sensim vires per pabula captat.
Intereà tamen insolito torpore gravati,
Spontèque languentes animis et munera obibant
Ægriùs et toto segnes se corpore agebant.
Ille etiam suus ex oculis vigor, et suus ore
Dejectus color haud lætâ de fronte cadebat.
Paulatim caries fœdis enata pudendis

DE LA SYPHILIS.

FRAGMENT DU POÈME DE FRACASTOR

TRADUIT

PAR BARTHÉLEMY.

CHANT I.

Chose étrange! ce mal, introduit dans le corps,
Parfois avec lenteur se trahit au dehors,
Et souvent, sans qu'il donne un signe manifeste,
La lune, quatre fois, forme son plein céleste :
Il se cache, il hésite, il couve sourdement,
Et semble en notre sein prendre son aliment.
Cependant le malade, en proie à ses atteintes,
Sous un poids inconnu sent ses forces éteintes :
Une torpeur de plomb s'appesantit sur lui,
Aux travaux journaliers il vaque avec ennui;
Les symptômes fâcheux ne tardent pas d'éclore :
L'œil perd de son éclat, le front se décolore,
La hideuse carie, étendant ses progrès,
Porte sa lime sourde aux organes secrets,

Hinc atque hinc invicta locos, aut inguen edebat.
Tum manifesta magis vitii se prodere signa.
Nam, simul ac puræ fugiens lux alma diei
Cesserat, et noctis tristes induxerat umbras,
Innatusque calor noctu petere intima suetus
Liquerat extremum corpus, nec membra fovebat
Obsita mole pigrâ humorum, tum vellier artus,
Brachiaque, scapulæque gravi suræque dolore.
Quippe, ubi per cunctas ierant contagia venas,
Humoresque ipsos, et nutrimenta futura
Polluerant, natura malum secernere sueta
Infectam partem pellebat corpore ab omni
Exteriùs : verùm crasso quia corpore tarda
Hæc erat, et lentore tenax, multa inter eundum,
Hærebat membris exanguibus, atque lacertis,
Indè graves debat articulis extenta dolores.
Parte tamen leviore, magisque erumpere nata,
Summa cutis pulsa, et membrorum extrema petebat.
Protinùs informes totum per corpus achores,
Rumpebant, faciemque horrendam, et pectora fœdè
Turpabant : species morbi nova : pustula summæ
Glandis ad effigiem, et pituitâ marcida pingui :
Tempore quæ multo non post adaperta dehiscens,
Mucosâ multum sanie, taboque fluebat.
Quin etiam erodens altè, et se funditùs abdens
Corpora pascebat miserè : nam sæpiùs ipsi
Carne suâ exutos artus, squallentiaque ossa

Ronge les lieux voisins et s'étend jusqu'aux aines.
Le mal n'est plus douteux, ses marques sont certaines;
Car, sitôt que du jour la sereine clarté
Cède à l'ombre du soir l'horizon attristé,
La chaleur naturelle, ainsi qu'elle a coutume,
Se réfugie au cœur où son foyer s'allume,
Fuit les extrémités, et, ne dissolvant plus
L'épaisse humeur figée à ses membres perclus,
Elle abandonne, en proie à des douleurs cuisantes
Les épaules, les bras, et les jambes pesantes.
Et comme le virus, sans relâche agissant,
A travers chaque veine infiltré dans le sang,
A déjà corrompu de ses gouttes fatales
La masse des humeurs et les sources vitales,
L'instinct de la nature, intelligent et sûr,
Rebelle, par essence, à rien souffrir d'impur,
Tend à chasser du corps, et pousse à sa surface
Du putride levain la matière tenace;
Mais, comme elle est épaisse et circule à flots lourds,
Dans les extrémités elle fixe son cours;
Et, tandis qu'elle livre à d'horribles tortures
Les membres affaiblis et les froides jointures,
La plus subtile part de ce grossier poison
Arrive à l'épiderme et perce sa prison.
Le fléau prend alors ses plus noirs caractères:
La peau de toutes parts se diapre d'ulcères,
Le visage et le sein sont horribles à voir;
De l'âcre et lourd fluide, immonde réservoir,
Sur le corps douloureux des pustules formées
Surgissent, sous l'aspect de glandes enflammées,
Qui bientôt, entr'ouvrant leur cratère repu,
Jettent un pus visqueux teint d'un sang corrompu.
En même temps le mal, qui sort par chaque pore,
S'enfonce et prend racine en ce corps qu'il dévore;

Vidimus, et fœdo rora ora dehiscere hiatu,
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.
Ut sæpè aut cerasis, aut phyllidis arbore tristi
Vidisti pinguem ex udis manere liquorem
Corticibus, mox in lentum durescere gummi,
Haud secùs hâc sub labe solet per corpora mucor
Diffluere : hinc demùm in turpem concrescere callum.
Undè aliquis ver ætatis, pulchramque juventam
Suspirans, et membra oculis deformia torvis
Prospiciens, fœdosque artus, turgentiaque ora,
Sæpè Deos, sæpè astra miser crudelia dixit.
Intereà dulces somnos, noctisque soporem
Omnia per terras animalia fessa trahebant :
Illis nulla quies aderat, sopor omnis in auras
Fugerat : iis oriens ingrata aurora rubebat :
Iis inimica dies, inimicaque noctis imago.
Nulla Ceres illos ; Bacchi non ulla juvabant
Munera : non dulces epulæ, non copia rerum ;
Non urbis, non ruris opes, non ulla voluptas,
Quamvis sæpè amnes nitidos, jucundaque Tempe,
Et placidas summis quæsissent montibus auras.
Diis etiam sparsæque preces, incensaque templis
Thura, et divitibus decorata altaria donis :
Dii nullas audire preces, donisve moveri.

Effroyable tableau ! mes yeux ont vu souvent
Dans toute leur hideur plus d'un spectre vivant ;
Leurs os sont décharnés, des tumeurs corrosives
Ont dévasté leur bouche et gonflé leurs gencives,
Des sons durs et sifflants sortent de leur gosier.
De même que la sève au tronc d'un cerisier,
S'écoule goutte à goutte, et, quand l'air la condense,
De la gomme compacte acquiert la consistance ;
Ainsi l'humeur gluante, en arrêtant son flux,
Se durcit, se congèle et se change en callus.
Que de fois un jeune homme en proie à ce ravage,
Songeant qu'il est encore à la fleur de son âge,
Et, ne retrouvant plus qu'un débris odieux,
Maudit amèrement les astres et les dieux !
Les plus vils animaux répandus sur la terre,
La nuit, peuvent goûter un repos salutaire ;
Pour lui seul plus de paix, de calme, de sommeil !
Ni l'aurore qui brille à l'orient vermeil,
Ni la clarté du jour, ni la nuit étoilée,
N'apportent quelque joie à son ame troublée ;
Pour Bacchus et Cérès ses désirs sont éteints ;
Que lui font l'abondance et ses larges festins,
Les plaisirs de la ville et ceux de la campagne?
Il cherche en vain, pour fuir l'ennui qui l'accompagne,
Les bois, les clairs ruisseaux, l'air salubre des monts,
Rien ne peut rafraîchir ses arides poumons ;
Et, pour dernier espoir, si, courbé sur la pierre,
Vers les dieux protecteurs il lève la paupière,
S'il charge leurs autels de suaves parfums,
Le ciel proscrit ses vœux et ses dons importuns.

Cette description est si fidèle que l'auteur paraît être notre contemporain, et l'illusion est encore plus complète lorsqu'on lit entièrement le poème. On est étonné d'y rencontrer tout ce qu'il importe de savoir sur cette maladie, et plus surpris encore en voyant le peu de progrès que l'esprit humain a fait en médecine, depuis trois siècles, sur un sujet qui intéresse au plus haut degré l'espèce humaine; car, aujourd'hui comme alors, on disserte vaguement sur l'origine, la transmission et le traitement de cette affection. Le poète contemporain d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb réfute en ces termes l'importation américaine :

« At vero, si ritè fidem observata merentur,
Non ità censendum : nec certè credere par est
Esse peregrinam nobis, transque æquora vectam
Contagem : quoniàm in primis ostendere multos
Possumus, attactu qui nullius hanc tamen ipsam
Sponte suà sensêre luem, primique tulêre,
Prætereà et tantum terrarum tempore parvo
Contages non una simul potuisset obire. »

« Non, il faut plutôt croire que cette maladie n'a pas passé les mers et » qu'elle n'est pas étrangère dans nos climats; s'il est vrai que des observa- » tions faites avec soin méritent toute notre confiance, nous pourrions indi- » quer plusieurs malades attaqués de cette contagion sans avoir communiqué » avec personne, et sans l'avoir puisée dans le sein du plaisir. D'ailleurs, » est-il possible que, dans un si court espace de temps, ce mal ait pu se répandre » par contact pour frapper à la fois tant de régions différentes. » Il y a plus d'un siècle que Astruc, voyant que la maladie s'était graduellement affaiblie, avait annoncé qu'avant cent ans elle s'anéantirait tout à fait. Sa prophétie ne s'est pas réalisée, et Fracastor avait émis une opinion bien plus philosophique sur sa force et sa durée dans les vers suivants :

Namque iterùm, cum fata dabunt, labentibus annis
Tempus erit, cum nocte atrâ sopita jacebit
Interitu data : mox iterùm post sæcula longa
Illa eadem exurget, cœlumque, aurasque reviset
Atque iterùm ventura illam mirabitur ætas.

« Un temps viendra, dans le lointain des âges, où ce fléau s'anéantira tout

» à fait, enveloppé dans les ténèbres d'une nuit profonde, et puis, après une » longue série de siècles, il renaîtra de nouveau pour empoisonner encore et » le ciel et les airs, et pour jeter l'épouvante dans les générations futures.

Fracastor énumère une longue liste de plantes et de fumigations diverses qui guérissaient sans mercure, ou qu'on employait quand celui-ci avait échoué ou que les malades ne pouvaient pas le supporter.

L'auteur nous peint les guérisons miraculeuses opérées par le gaïac qu'il surnomme une *plante divine;* et s'il eût connu la squine, le sassafras et la salsepareille, il en eût également célébré les effets incontestés. Quant au régime, il est traité minutieusement; il conseille de fuir les femmes, de ne manger d'aucun poisson; il recommande une diète sévère, la chasse, le labourage, les exercices violents, et, par ces moyens, on voit souvent, dit-il, la syphilis guérir sans médicament.

Vidi ego sæpè malum qui jam sudoribus omne
Finisset, sylvisque luem liquisset in altis.

Plus tard on révoqua en doute ces guérisons par la seule force médicatrice de la nature, mais encore, sur ce point, les faits bien observés ont donné raison au poète qui était médecin aussi profond qu'écrivain distingué.

Outre ce poème, Fracastor a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivants :

De sympathiâ et antipathiâ rerum, liber unus.
De contagionibus, morbisque contagiosis et eorum curatione, libri tres.
De causis dierum criticorum, libellus.
Naugerius; sive de poeticâ, dialogus.
Turrius; sive de intellectione, dialogus.
Fracastorius, sive de animâ, dialogus,
De vini temperaturâ. Sententia.
Homocentricorum, sive de stellis, liber unus.
Josephi, libri duo emendati, poema inchoatum.
Alcon, sive de curâ canum venaticorum, ecloga.
Carminum variorum, liber unus.

Quelques critiques lui ont reproché, peut-être avec raison, ses théories d'astrologie judiciaire; mais il faut penser que c'est par complaisance pour son siècle, connaissant bien le cœur de l'homme et sachant qu'il est dans certains temps des préjugés auxquels il est difficile de ne pas sacrifier. Cette science, toute vaine et futile qu'elle est, lui procura une occasion éclatante de faire sa cour au pape.

En effet, plusieurs écrivains font mention que le pape Paul IV, n'étant pas en bonne intelligence avec l'empereur Charles V, crut qu'il lui serait avantageux de faire transférer, s'il était possible, dans une ville d'Italie, sujette au Saint-Siège, le concile qui se trouvait à Trente, en Allemagne. Il eut recours à Fracastor qui consulta les astres, et ne manqua pas d'y trouver les présages d'une maladie contagieuse et prochaine, précisément pour la ville de Trente. Les Pères, effrayés par cet augure funeste, vinrent s'assembler à Bologne, suivant le désir de sa Sainteté. Cette anecdote est peut-être une fable accommodée aux circonstances; car l'on sait que des auteurs aiment souvent à donner un air de roman à l'histoire, le mensonge ayant des charmes plus piquants que la simple vérité. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'on tint à Bologne la IXe session du concile le 21 avril de l'an 1547, et la Xe au mois de juin suivant.

Fracastor fut l'ami de Sannazaar qui mettait son poème bien au dessus de celui qu'il avait publié vingt ans auparavant et qui avait pour titre : *De partu virginis*. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa maison de campagne à Cafi, près du mont Baldo, et y mourut en 1553, âgé de 71 ans.

Le célèbre Jean-Baptiste Rhamusius, son admirateur et son ami, lui fit ériger une statue d'airain; et la ville de Vérone, sa patrie, consacra aussi, en 1559, la mémoire de cet illustre citoyen par une belle statue de marbre avec une inscription. Plusieurs poètes l'ont célébré dans leurs ouvrages; Jules César Scaliger fit en son honneur divers éloges funèbres sous le titre : *Aræ Fracastoreæ*, et voici l'inscription qui fut gravée sur le monument qu'on lui éleva :

Longè vir unus omnium doctissimus
Verona per quem non Marones Mantuæ
Nec nostra priscis invident jam saecula
Virtute summam, consecutus gloriam
Jam grandis ævo hic conditur Fracastorius.

Ad tristem acerbæ mortis ejus nuntium
Vicina flevit ora, flerunt ultimæ
Gentes perisse musicorum candidum
Florem, optimarum et lumen artium omnium.

NOTE 2).

—

SYPHILIS.

L'intention de l'annotateur n'est pas d'entamer ici une dissertation littéraire sur les avantages de la prose ou de la poésie, et d'établir la prééminence d'une de ces formes de style au détriment de l'autre. D'ailleurs, ces sortes de discussions ou de parallèles ne fixent jamais la question d'une manière précise et ne déterminent la conviction de personne; les prosateurs seront toujours les partisans de la prose, et les poètes les apologistes du vers. On peut avancer cependant, comme chose incontestable, qu'un privilège de la poésie, et surtout de la poésie française, ou, pour parler plus proprement, du vers français, est de se graver plus facilement et profondément dans la mémoire, à cause de la mesure et encore plus de la rime. Cette impression est sensible aussi bien sur les hommes instruits que sur le vulgaire le plus étranger aux lettres et le plus ignorant. Il est presque superflu d'en donner la preuve; nous entendons chaque jour des hommes dépourvus de toute éducation et de toute étude, des hommes qui ne savent pas même lire, citer textuellement et sans altération d'une syllabe, des vers entiers pris çà et là dans nos poètes, tels que ceux-ci :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

La critique est aisée et l'art est difficile.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.

A peine nous sortions des portes de Trézène.

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Il est avec le ciel des accommodements

Enfin des milliers d'autres qui formeraient un volume, et qui sortent à tout moment des mêmes bouches qui, hors de là, ont de la peine à prononcer un seul mot de français.

Oui le vers est la mnémonique de l'esprit; les vieilles ballades, les chansons, se transmettent d'âge en âge par simple tradition; il n'est personne qui ne puisse réciter de longs passages de Corneille, de Racine, de Boileau, de Voltaire, etc., etc., et qui ne serait embarrassé si on lui demandait une seule phrase de J.-J. Rousseau ou de Chateaubriand.

Comme preuve de cette influence de la poésie, nous puiserons dans le sujet de ce poème un nouvel argument destiné à faire triompher notre proposition.

Dans les premiers temps de l'apparition du fléau vénérien, les savants et même le peuple cherchèrent à désigner par un mot quelconque cette épouvantable affection. D'après l'opinion des médecins ou les contes populaires, on l'appelait à la fois ou successivement en latin, en français, en portugais : *Lues venerea, morbus veneris, morbus pustularum, pustulæ malæ, gale de Naples, mal français, mauvais mal, brigandine, gaillardise, mignonise, sorcellerie, diablerie, mal de Niort, las bubas de las Indias*, etc., etc. On la décorait d'appellations scientifiques ou grotesques, sérieuses ou plaisantes, sans qu'il fût possible de lui attacher un nom fixe, avoué et reconnu par la généralité des malades et des médecins. Au milieu de cette inextricable multitude d'expressions, parut un homme, mais un poète, qui se chargea de donner le baptême à cette *furie anonyme*. Ce poète était Fracastor; de sa propre autorité il la nomma *Syphilis*, nom qui reçut une consécration tellement universelle, que depuis lors jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin des siècles, elle n'a changé et ne changera la dénomination de son poétique parrain.

NOTE 3).

Être indéfinissable, agent mystérieux,

Qui naquit on ne sait en quel temps, en quels lieux.

Chose digne de remarque! quatre grandes découvertes ou apparitions, salutaires ou fatales, signalèrent la fin du quinzième siècle et le commence-

ment du seizième, savoir : le *Nouveau-Monde*, l'*Imprimerie*, la *Poudre à canon*, et la *Syphilis*. Eh bien ! ces quatre existences nouvelles naquirent enveloppées d'un tel mystère, que le doute et l'incertitude planent encore sur leur berceau. La découverte de l'Amérique est revendiquée par Vespucc et par Colomb, la poudre à canon et l'imprimerie sont attribuées à divers auteurs et divers pays, et la syphilis n'a pas même encore aujourd'hui une origine certaine.

D'où vient cette affection ? Est-ce une maladie nouvelle en Europe ?... Non, dit le docteur Lagneau, c'est une dégénérescence de la lèpre qui couvrait tous les pays chrétiens, dans les douzième et treizième siècles, puisque sous Louis VIII, en 1225, il y avait, d'après Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux destinés aux lépreux. Si l'on admettait cette explication hypothétique, la syphilis serait à la lèpre ce que le vaccin est à la petite-vérole, c'est à dire son antidote, et loin de la maudire on devrait la regarder comme un présent du ciel. D'après les lettres des missionnaires sur la Chine, cette maladie était connue depuis un temps immémorial chez les Indiens, et dès la plus haute antiquité les brames savaient la manière de la guérir. Pourquoi n'aurait-elle pas pris naissance dans ces contrées fécondes où toutes les traditions s'accordent à placer le berceau de la nature humaine, et pourquoi n'aurait-elle pas été répandue comme la petite-vérole, la peste, la fièvre jaune, le choléra, sur le reste de la terre par les mêmes hommes chez lesquels nous trouvons d'une manière si évidente l'origine de notre culte et de nos lois.

NOTE 4).

S'il a franchi d'un bond les flots de l'Atlantique, S'il est de sang moderne ou d'origine antique.

L'opinion autrefois le plus généralement accréditée sur l'origine de la syphilis, est celle qui en attribuait l'importation en Europe à Christophe Colomb lors de son retour de l'Amérique, où les gens de son équipage l'avaient reçue, dit-on, des naturels du pays : ce qui fixerait à la fin du quinzième siècle l'époque où, pour la première fois, elle se serait manifestée sur le continent. Dans le siècle dernier, Astruc, après s'être livré à des recherches historiques fort étendues, publia sur la maladie syphilitique le meilleur traité qui eût paru jusqu'alors, et fit servir toute son érudition à soutenir l'origine américaine de la syphilis.

Cependant, cette opinion est loin d'être admise sans contestation : e

Lévitique, partie de la Bible qu'on attribue à Moïse, parle d'une maladie contagieuse dont les suites devaient avoir beaucoup de gravité, si on en juge par les précautions hygiéniques qui furent recommandées à ce sujet par le législateur hébreu, au chapitre xv du *Lévitique*, ainsi qu'il suit:

« Vir qui patitur fluxum seminis immundus erit... qui tetigerit carnem ejus lavabit vestimenta sua : et ipse totus immundus erit usque ad vesperum...

» Si salivam hujuscemodi homo jecerit super eum qui mundus est lavabit vestimenta sua : et lotus aquæ immundus erit usque ad vesperum... »

« Omnis quem tetigerit, qui talis est, non lotis ante manibus, lavabit vestimenta sua : et lotus aquæ immundus erit usque ad vesperum... »

« Docebitis ergo filios Israël ut caveant immunditione, et non morianturin sordibus suis. »

Juvénal et Martial ont exposé aux traits de la satire les symptômes qui succèdent à un commerce impur et qui sont désignés par les noms de : «Marisca, ficus, ulcus acre, pustulæ lucentes, sordidi lichenes.

» Cæduntur tumidæ medico ridente *Mariscæ*. (Juv.)

» Dicemus ficus, quos scimus in arbore nasci ;
» Dicemus ficos, cœciliane tuos. (*Mart.* epig. 71.)

» Ficosa est uxor, ficosus et ipse maritus
» Filia ficosa est, et genere atque nepos
» Cum sint ficosi pariter juvenesque senesque
» Res mira est. Ficos non habet unus ager. (*Epig.* 99.) »

Au temps de la plus grande dépravation des Romains, où la débauche intronisée se montrait sous la pourpre impériale, et où il était permis de dire, en parlant de la plupart des maîtres du monde, ce qu'on avait dit de César, qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, Juvénal s'exprimait ainsi :

« . . . . . Quis enim non vicus abundat
» Tristibus obscœnis? . . . . . .
» . . . . . hispo subit juvenes et morbo pallet utroque. »

Perse dit, en parlant des passions de l'homme :

« . . . . . Hunc alea, decoquit, ille
In venerem *putret*. . . . . .»

Putret!..... Comment expliquer cette expression, sinon par les ravages physiques, par la putréfaction?

A toutes les époques et en tous lieux on a observé les accidents contagieux que peut occasionner la débauche : Paul d'Ægine, Lanfranc, Guy de Chauliac, Becket, ont décrit, avant le quinzième siècle, la plupart des symptômes de cette maladie, en les désignant positivement comme les effets des plaisirs recherchés dans les bras d'une femme impure. « *Propter decubitum muliere fœdâ.* »

Un témoignage non moins irrécusable de l'existence de la maladie syphilitique à des époques bien antérieures à la découverte du Nouveau-Monde, résulte principalement des ordonnances concernant les mauvais lieux.

Il existe en Angleterre des statuts qui, dès le onzième siècle, condamnaient à une forte amende « tout concierge qui tiendrait chez lui des femmes qui auraient la maladie de la brûlure. »

Une autre ordonnance rendue en 1347 par la reine Jeanne Ire, concernant les lieux publics d'Avignon, s'exprime ainsi : « La reine veut que, tous les samedis, la baillive, et un chirurgien préposé par les consuls, visitent chaque courtisane, et, s'il s'en trouve quelqu'une qui ait contracté du mal provenant de paillardise, qu'elle soit séparée des autres afin qu'elle ne puisse pas s'abandonner et qu'on évite le mal que la jeunesse pourrait prendre. »

NOTE 5).

Sans juger au hasard, sur des bruits incertains
S'il est fils des Français ou des Napolitains.

Jadis les villes de la Grèce se disputèrent la naissance d'Homère, et aucune ne put l'établir par des preuves irrécusables. Il en est de même, mais en sens inverse, pour la syphilis; quand on consulte avec impartialité les divers auteurs, on voit que c'est à tort que les peuples se sont accusés mutuellement d'avoir hérité les uns des autres de cette horrible maladie, car elle a suivi la même marche que tous les fléaux qui sont venus décimer le monde; et si un peintre, sous une figure allégorique, la représentait, on pourrait mettre au bas ces vers de Scaliger :

India me novit, jucunda Neapolis ornat,
Bœtica concelebrat, Gallia mundus alit.
Vos Itali, Hispani, Galli, vos orbis alumni
Deprecor; ergo mihi dicite quæ patria.

NOTE 6).

Nulle digue qui puisse arrêter ce torrent :
Il saisit à la fois le docte et l'ignorant.

Pintor dit qu'il a guéri de *lue venereâ* le cardinal de Ségovie, le chanoine Ceutez et le pape Alexandre VI. Dans le seizième siècle, François Ier, disent Bayle et Mézeray, prit cette maladie de la femme d'un marchand de fer, et en mourut après avoir longtemps souffert. Quelques historiens ayant écrit que Louis XV mourut de la petite vérole, Fontenelle répondit qu'ils étaient bien *modestes*.

Charles IX, de trop célèbre mémoire, eut une excroissance dans l'urètre dont il fut guéri par Ambroise Paré, son médecin, qui, pour récompense, échappa quoique protestant aux massacres de la Saint-Barthelemy. Comme le roi trouvait que la cure était bien lente, Ambroise Paré lui fit cette réponse si connue : « *Je te soygne, et Dieu seul te guaryra.* »

Cette maladie s'est assise sur beaucoup de trônes : Henri III, revenant de Pologne en France, après la mort de son frère Charles IX, gagna cette maladie avec une courtisane de Venise ; Charles de Lorraine, duc de Mayenne, chef des ligueurs contre Henri IV, en fut atteint ; pareil accident arriva à Charles-Quint qui s'en guérit par le suc des plantes, disent ses médecins André Vézale et Gabriel Fallope.

NOTE 7).

De là vient cette race infirme, abâtardie ;
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie.

Jamais la dégénération de l'espèce humaine ne s'était montrée sous des formes aussi hideuses que de nos jours ; c'est un crétinisme universel, et c'est en vain que la législature espère y remédier en faisant une loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Les jeunes gens que sous l'empire l'on enrôlait à dix-huit ans étaient déjà forts et vigoureux ; maintenant on ne les prend que deux ans plus tard, et c'est à peine si l'on peut trouver des hommes ayant la taille exigée pour les corps spéciaux ; et, quand une

recrue de haute stature est désignée par le sort, il faut payer le double pour la faire remplacer. Que l'on examine les élèves des collèges, ceux des écoles de droit et de médecine, et partout on y verra des jeunes gens d'une constitution chétive et misérable. Aussi de toutes parts s'élèvent des fabriques de corsets hygiéniquement rembourrés et de grands établissements orthopédiques à l'instar de ceux de Chaillot et du château de la Muette, où des milliers d'individus viennent se faire redresser.

NOTE 8).

Qui pensent rehausser leur type ridicule,
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule.

C'est encore un préjugé de regarder la barbe comme un signe infaillible de force musculaire et de puissance génératrice; cet indice est souvent trompeur; il n'est que la marque certaine de la différence des sexes ou de la transition d'un âge à l'autre chez l'homme, de l'enfance à la puberté. Nos jeunes gens ne semblent pas partager cette opinion, car chez aucun peuple ancien ou moderne, et à aucune époque de notre histoire, la barbe n'a été l'objet d'un culte plus religieux qu'aujourd'hui; il n'est sorte de forme ou de dessin qu'ils ne lui donnent; aux favoris classiques de l'empire ont succédé la moustache, les mouches, les barbes circulaires, les barbes philosophiques, les barbes moyen-âge, à la Charles IX, à la François Ier, à la Henri IV. Jamais cet ornement ou embarras du visage n'a reçu plus de variations, jamais culture n'a mieux fructifié. A peine au sortir du collège, et au collège même, on se hâte de provoquer par tous les moyens possibles cette sécrétion quelquefois paresseuse; on met en coupe réglée ses lèvres, ses joues et son menton, et cette taille perpétuelle d'un duvet presque féminin arrosé encore par des lotions savonneuses, ou par l'engrais de diverses préparations, active merveilleusement la pousse de cette végétation animale, et parvient enfin, avant l'âge et contre nature, à créer sur des adolescents une moisson sauvage et plantureuse qui dérange nécessairement l'harmonie de la face.

C'est pour cette raison surtout que nous contestons la force réelle à tout individu paré de cette exubérance de poils. La barbe atteste sans doute

dans l'homme la vigueur et la faculté de reproduction, mais il faut bien distinguer la barbe naturelle de la barbe factice; celle-ci est facilement conquise par l'assiduité de la culture, même chez des sujets infirmes et mal constitués : on a remarqué que sa crue est plus rapide chez les personnes phthisiques, et l'on est tout surpris de voir ces épaisses forêts de poils couronner une étroite charpente supportée par deux jambes maigres et chancelantes; tandis que les hommes de peine, les villageois, que le rasoir n'approche que le samedi, ne présentent que des barbes légères et mal fournies avec des membres fortement musclés et des poitrines larges de deux pieds.

On peut donc regarder ce qui décore la figure de la plupart de nos fashionables comme une fausse barbe. Bien loin d'être un témoignage de virilité et de puissance, elle ne tend au contraire qu'à ajouter encore à leur débilité naturelle, puisque l'élaboration continuelle et le développement de la substance portée forcément vers le système pileux, ne peut se faire que par une soustraction de cette même substance destinée à d'autres organes et détournée de l'ensemble de l'économie animale.

Cette observation s'applique surtout à l'époque de l'adolescence, où l'individu n'a pas pris encore son développement complet; il est évident qu'à cet âge ce détournement de molécules organiques au profit d'une superfluité, ne peut avoir lieu qu'au détriment de la nutrition applicable aux parties nécessaires, et non encore parfaitement conformées.

Nous croyons pouvoir affirmer que si quelques femmes brunes mettaient à l'éducation de leur barbe la même précocité, la même science et tenacité que nos jeunes gens, elles parviendraient probablement comme eux à conquérir cette formidable parure, et viendraient à bout d'effacer du Code des droits de l'homme ce principe consacré par Molière, que

Du côté de la barbe est la toute puissance.

Cette manie de visage hirsute et velu est vraiment une puérilité à laquelle il serait convenable et salutaire de renoncer. L'homme peut être vaillant à la guerre et en amours, ou, comme on disait autrefois, aux combats de Mars et de Vénus, sans étaler au visage ce bois taillis, acquis avec tant de peine. Les Goths et les Francs, nos ancêtres, ne portaient que la moustache; les Romains coupèrent leur barbe vers l'an de Rome 454, dès qu'ils commencèrent à se civiliser, et quand P. Ticinius leur amena de Sicile une provision de barbiers; Alexandre-le-Grand fit raser ses Macédoniens, et Mehemet-Ali, à son exemple, vient d'imposer le même sacrifice aux officiers de sa garde nationale.

NOTE 9).

Est-il vrai que ce mal, autrefois si vorace,
Avec moins de fureur sévit sur notre race?

A la fin du quinzième siècle, cette maladie se montra sous des formes effroyables. La mort en était souvent la terminaison. Ne la considérant pas comme maladie nouvelle, les médecins contemporains en attribuèrent la cause à l'intempérie des saisons, à la crue des eaux, à la débauche qui allait toujours croissant; d'autres pensèrent que c'était une punition divine. Les astrologues du temps, qui étaient en grande vénération, en trouvèrent la cause dans la comète et dans la conjonction de certaines constellations.

A cette époque elle était contagieuse par l'air, l'haleine ou les vêtements. Hume rapporte que le cardinal Wolsey, premier ministre de Henri VIII, fut accusé à la chambre d'Angleterre d'avoir parlé bas à l'oreille du roi, sachant bien que lui, Wolsey, était infecté de cette maladie.

Dans l'opinion des auteurs les plus célèbres de tous les pays, le virus est toujours le même; mais, semblable aux effets de l'électricité, on en ressent plus ou moins l'influence, selon que les corps sont plus ou moins conducteurs; et si les mêmes règlements barbares, les mêmes préjugés, les mêmes traitements existaient, nul doute que cette maladie n'épouvantât encore la société tout entière; mais, heureusement pour l'humanité, on a découvert des armes puissantes contre cet ennemi redoutable. Aussi variés que le mal, les médicaments le suivent dans ses diverses transformations, le découvrent toujours sous les voiles les plus obscurs; et, suivant sa marche insidieuse, l'atteignent, l'enchaînent et le détruisent.

Ainsi, la bénignité de cette maladie doit être exclusivement attribuée dans nos pays civilisés non à la dégénérescence du virus, mais aux secours prompts que les malades y trouvent, au degré de perfection auquel on a porté le traitement de ces maladies, et surtout aux principes d'humanité qui s'y sont répandus, et qui ont heureusement succédé à la cruauté et superstition barbare des siècles précédents.

Les personnes de l'un et de l'autre sexe, moins esclaves des préjugés qu'autrefois, se présentent plus tôt pour être traitées, et le sont plus

facilement par des gens de l'art plus instruits; et c'est pour cette raison que la maladie syphilitique, quoique plus répandue, est bien moins violente à Paris et à Londres que dans toute autre capitale de l'Europe.

NOTE 10).

Dans les grands lazarets où, sur des lits ardents,
Se tordent des douleurs qui font grincer les dents.

Les hôpitaux destinés au traitement des vénériens ne sont pas en rapport avec le nombre des malades, et encore aujourd'hui, on ne peut y être admis qu'avec le privilège d'une affection ayant beaucoup de gravité. Cependant Paris est la ville où ils trouvent le plus de secours; on les traite aux Capucins, au Val-de-Grace, à la Maison Royale de santé, à l'hôpital de l'Oursine, à Saint-Lazare et à l'hôpital Saint-Louis; en outre il y a des consultations et des distributions gratuites de médicaments aux indigents.

En 1497, quand la syphilis sévissait avec tant de violence, le parlement se borna à chasser les malades, sous peine de *hart*. En 1535, on concéda 376 lits pour le traitement des teigneux, des épileptiques et des vénériens, et encore manquaient-ils de médicaments et de linge que l'Hôtel-Dieu leur refusa jusqu'en 1614. Cependant, conformément aux ordonnances, les vénériens furent régulièrement châtiés et fustigés jusqu'en 1787, avant et après leur traitement, et l'on est justement surpris de savoir que cette infame coutume s'est encore conservée dans nos régiments où la salle de police est infligée à tous les malades après leur traitement. En Orient, les soldats atteints de cette maladie étaient bâtonnés et mis au cachot, et Namich-Pacha seul a pu faire cesser cet horrible traitement en 1833. En 1730, il n'y avait que 400 lits qui leur fussent destinés; en 1784, M. de Breteuil, ministre de l'intérieur, visitant Bicètre et la Salpétrière, *fut indigné du local horrible dans lequel ils étaient*. « En 1787, dit Cullerier, il n'y avait qu'un lit pour huit » malades, dans un local noir, tapissé de toute espèce de malpropreté; » les croisées étaient clouées et ne donnait jamais d'air, le carreau ne se » voyait plus, tant il était couvert de charpie, d'ordure, etc.; » et comme » on n'admettait que 50 hommes et 50 femmes au traitement qui durait

» deux mois, il s'en suivait que deux à trois cents malades restaient aban-
» donnés et attendaient leur tour de faveur pendant six mois ou un an. »

Ce ne fut qu'en 1792 que le sort de ces malheureux s'améliora par une décision de l'assemblée constituante, et, depuis ce temps, la mortalité, qui était de un sur dix, n'est plus que de un sur quarante-sept, dit Parent-Duchâtelet.

NOTE 11).

Quand marchant pas à pas, de rideaux en rideaux,
Vous verrez tour à tour soulever ces bandeaux.

Les maladies syphilitiques se divisent en primitives et consécutives; ces deux ordres sont bien distincts et admis par tous les syphilographes. On donne le nom de symptômes primitifs à tout phénomène ou accident qui résulte de l'action immédiate ou locale du principe contagieux sur la partie qui en reçoit l'impression; les uns sont particuliers aux organes de la génération et résultent du rapprochement des sexes; les autres sont l'effet du contact d'une partie saine avec une partie malade, soit qu'il s'agisse de symptômes acquis pendant l'accouchement, communiqués par l'allaitement, soit enfin qu'ils soient dus au contact du principe contagieux par l'intermédiaire d'un corps inerte.

Il n'y a que deux modes d'action dans les circonstances ordinaires, l'inflammation de la muqueuse et son *ulcération*; la première donne lieu aux écoulements, la seconde aux divers genres d'ulcération. Les autres phénomènes qui en dépendent sont secondaires ou consécutifs. Cependant il arrive quelquefois que l'on observe une infection générale sans avoir pu observer aucune trace de maladie locale.

Les maladies syphilitiques primitives se développent et s'épuisent ordinairement dans la région qui en est le siège, tandis que celles qu'on appelle secondaires ou consécutives réagissent toujours sur l'organisme, et le disposent à éprouver tous les accidents qui peuvent résulter de la syphilis.

Dans la description des affections constitutionnelles ou invétérées, on doit suivre la division adoptée par M. Jourdan, et pour rapprocher sous le même coup d'œil l'ensemble des accidents que peut produire cette affection, il est

utile de rapporter ici le tableau qu'il en a présenté d'après M. Capuron : « Des catarrhes aigus ou chroniques de l'urètre, des yeux, du nez, de » l'oreille, de l'intestin, des tumeurs de différentes natures, des abcès, des » fistules, des végétations et des excroissances; les paupières enflammées, » épaisses, rouges, ulcérées, cancéreuses; l'œil toujours baigné de larmes » et plus ou moins lésé dans sa structure et dans sa fonction; la cornée trans- » parente, obscurcie, altérée; l'épaississement de l'humeur vitrée; la con- » crétion et l'opacité du cristallin; la fistule lacrymale; la diminution ou la » perte de la vue; l'inflammation et l'ulcération de l'oreille interne avec des » douleurs plus ou moins aiguës; la carie des osselets renfermés dans la ca- » vité du tympan; des écoulements de pus, de sanie, de sérosité ou de sang » par le conduit auditif, accompagné d'une fétidité insupportable; un bour- » donnement continuel; la dureté ou la perte de l'ouïe; la phlogose de la » membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la bouche et des narines; » l'ulcération de la voûte palatine, de la langue, des gencives, de la luette, » des amygdales, de l'arrière-bouche, du larynx; la fongosité et le cancer » des narines; la carie des os du palais, des cartilages du larynx; des os » propres du nez, du vomer; la difformité de la face; le changement, l'al- » tération ou la perte de la voix; l'érosion des gencives; la carie, l'ébran- » lement et la chute des dents; la fétidité de l'haleine; la peau couverte de » taches dont la forme, l'étendue et la couleur varient à l'infini; des érup- » tions nombreuses, sèches ou humides, avec ou sans démangeaison; des » crevasses ou des gerçures; des végétations ou excroissances de toute » espèce; le soulèvement et la chute de l'épiderme, des tubercules, des pu- » stules en différents endroits du corps; la chute des poils, des cheveux, » même des ongles; des ulcères du plus mauvais caractère; des tumeurs plus » ou moins dures; des douleurs insupportables presque sur tout le corps et » spécialement dans les membres, lesquels simulent quelquefois le rhuma- » tisme ou la goutte, la carie, le ramollissement, la mortification des os; le » gonflement douloureux ou indolent des glandes lymphatiques; des maux de » tête violents; le tremblement ou la convulsion des membres; la paralysie, » l'insomnie, la toux, la difficulté de respirer; la phthisie tuberculeuse ou » l'ulcération des poumons; la syncope ou les palpitations du cœur; l'affec- » tion hypochondriaque, mélancolique ou hystérique; les viscères abdomi- » naux engorgés ou obstrués : l'hydropisie, des hémorrhagies, la faiblesse, » la langueur et l'abattement des forces; la fièvre lente; la diarrhée ou les » sueurs colliquatives, l'amaigrissement, le marasme, la mort. »

D'après ce tableau, que nous avons cité pour démontrer la vérité des pein-

tures de M. Barthelemy, on voit qu'il n'est pas d'affection qui ne puisse revêtir le caractère des maladies syphilitiques; ce qui a probablement donné naissance à cet aphorisme de Sydenham : *in omnibus morbis tenacibus suspicanda est lues venerea.*

NOTE 12.

N'a-t-il mis dans nos sens l'irrésistible envie,
L'impérieux besoin de propager la vie.

Les physiologistes ne sont pas d'accord sur l'organe d'où part la détermination d'agir pour se reproduire. Buffon, qui voulait qu'on regardât les parties génitales comme le siège d'un sixième sens, leur attribue la sensation qui en provoque directement l'exercice. MM. Broussais, Cabanis et Gall font dépendre au contraire cette faculté des impressions de l'ame. Les deux premiers l'attribuent à une réaction des organes sexuels sur l'imagination, et le dernier l'a fait dépendre d'une faculté primitive ayant son point de départ à l'encéphale. On sait que Gall indique en effet le cervelet comme le siège particulier de l'instinct de reproduction, et considère l'état plus ou moins prononcé de l'espace étendu entre les protubérances mastoïdes, situées derrière les oreilles comme le signe du penchant plus ou moins énergique de l'homme à se livrer aux plaisirs de l'amour.

Ce sentiment n'est pas le même chez tous les individus; il varie selon les dispositions organiques propres à chacune, et surtout selon les habitudes qui entretiennent l'imagination dans des idées trop fréquentes de volupté, ou lui donnent une direction contraire. L'oisiveté, les fêtes et les grandes réunions, si communes dans les cités populeuses, impriment à ce sentiment un caractère d'exaltation habituelle qu'il n'a pas chez les habitants de la campagne, ni à la ville chez ceux qui s'adonnent avec assiduité à l'étude et au travail. Ovide a dit avec raison :

Otia si tollas periere cupidinis arcus.

Les anciens ont prétendu que les muses étaient vierges, pour exprimer le peu de disposition qu'ont les savants aux plaisirs de l'amour, et Lafontaine a exprimé une grande vérité en disant que :

Un muletier à ce jeu vaut trois rois.

Le sentiment qui sollicite la réunion des sexes offre toutes les nuances intermédiaires entre la plus entière indifférence et l'amour porté jusqu'au délire. Il y a même quelques individus que le dégoût éloigne de tout rapprochement sexuel, disposition particulière qu'on appelle *anaphrodisie*.

NOTE 13.)

Et du métal liquide, adorateur fervent
L'infuse dans le corps qu'il tue en le sauvant.

Le mercure était regardé par les anciens comme une substance dangereuse. Ils ne l'employaient pas en médecine. Les Arabes furent les premiers qui en firent usage dans le traitement extérieur des maladies cutanées, et contre les insectes qui naissent sur la peau. Toutefois, ils en redoutaient les effets, car ils ne le laissaient entrer que dans la proportion d'un dixième à un quarantième dans les onguents dont ils se servaient.

Vers la fin du quinzième siècle, en 1493, à l'occasion de l'épidémie si grave et si rebelle qui régna à Naples, on fut conduit à faire usage du mercure, par l'analogie de quelques uns des symptômes de cette maladie avec les affections lépreuses, contre lesquelles les Arabes avaient employé avec succès des onguents dans lesquels entrait ce médicament.

Depuis cette époque, qui date de plus de trois cents ans, on n'a pas cessé d'employer ce médicament contre la syphilis, malgré les nombreux et graves accidents auxquels il donnait lieu, et que, par un aveuglement incompréhensible, on a regardé jusqu'à la fin du dernier siècle comme les résultats naturels de la maladie.

Le mercure fut d'abord administré sans règles et sans méthode. Quelques médecins éclairés et prudents l'employèrent cependant avec quelque précaution, tels furent entre autres, Gruenbeck, Widmann, Aguilaicus, Torella; mais beaucoup de charlatans le prescrivaient sans mesure et sans discernement, ce qui en rendait l'usage beaucoup plus dangereux.

Le chevalier Ulrick de Hutten fut une victime remarquable de la confiance qu'on avait dans les propriétés du mercure, et de l'ignorance où étaient alors les médecins sur la manière de l'employer. Cet écrivain, qui soutint la réforme de Luther, nous dit avoir subi onze traitements mercuriels dans l'espace de neuf ans, et n'avoir dû qu'au gaïac la guérison radicale d'exostoses, de pustules, d'ulcères rongeants, de caries profondes et de dou-

leurs atroces. Cette manière de traiter la syphilis était si cruelle, que plusieurs aimaient mieux mourir que d'essayer à guérir par ce moyen. Qu'on ne croie pas cependant, répète Ulrick, que beaucoup fussent guéris; à peine sur cent y en avait-il un, encore retombait-il très-souvent au bout de quelques jours.

Des résultats si fâcheux devaient porter les médecins à introduire quelques changements dans la manière d'administrer le mercure. Beranger de Carpi, médecin de Rome, soumit l'usage des frictions à une méthode uniforme, mais qui n'en fut pas plus salutaire; car les accidents que produit le mercure n'en continuèrent pas moins à se manifester, au point que le médecin fut, dit-on, chassé de Rome, après toutefois y avoir gagné quarante mille écus romains. Il est vrai que l'expérience avait jeté si peu de lumières sur le traitement de la syphilis, que plus de trente ans après, on employait encore les mêmes moyens, et que, selon Fernel, qui vivait à cette époque, le mercure inspirait presque autant de terreur que le mal contre lequel on l'administrait. En parlant du traitement mercuriel, ce médecin reproduit à peu près les mêmes observations que Ulrick de Hutten. « Ce genre de médicament, dit Fernel, est si cruel que la plupart des malades aiment mieux » périr de leur mal que de s'y soumettre..... Chez ceux qui s'y résignent, un » état de langueur se fait bientôt sentir; les dents s'ébranlent, elles devien- » nent livides, des coliques surviennent, la gorge s'ulcère, la langue et le » palais s'enflent, la salive coule perpétuellement de la bouche, les crachats » sont infects et tellement excitants que les lèvres et les parties internes des » joues sont parsemées d'ulcérations; les malades répandent une odeur si » désagréable qu'on ne peut en approcher; l'air qui les environne en est in- » fecté..... beaucoup ont des vertiges et deviennent fous; plusieurs, pen- » dant quelques années et même durant toute leur vie, tremblent des mains, » des pieds et de tout le corps; nous en avons vu mourir au milieu du traite- » ment. »

Malgré le hideux tableau exposé par Hutten et Fernel des accidents que produisait le mercure, on n'en continua pas moins l'usage, parce que, comme je l'ai dit déjà, loin de les attribuer au médicament, la plupart des médecins n'y voyaient que les symptômes ordinaires de la syphilis; et, dans leur persévérance à croire aux propriétés du mercure, au lieu d'en proscrire l'usage, s'attachaient à en régulariser l'application.

NOTE 14).

Et, bientôt dépouillé de son masque changeant
Reprend sa forme crue et coule en vif-argent.

Il y a peut-être ici de l'exagération poétique; mais tout le monde sait que l'onguent napolitain dont on se sert pour faire des frictions laisse échapper le mercure brillant et limpide, si on le fait fondre doucement. Les ouvriers doreurs et bijoutiers sont renvoyés de leurs ateliers quand ils prennent du mercure, car tous les objets qu'ils touchent sont maculés de points blancs, et deviennent friables et cassants. D'ailleurs tous les bons auteurs ont rapporté avoir trouvé du mercure dans les cavités des os et surtout à la base du crâne, et il n'y a rien là d'invraisemblable, puisque les nouvelles expériences de M. Orfila sur les poisons minéraux ont prouvé que l'arsenic, l'antimoine, le cuivre, le mercure, sont absorbés et coulent avec le sang dans tous nos organes. La chimie, sous ce rapport, est arrivée à un tel degré de certitude mathématique, que longtemps après la mort, on a retrouvé dans les muscles, dans la peau, des traces de mort violente, et l'analyse, qui ne peut pas tromper, vient hardiment en cour d'assises dire à MM. les jurés : « Oui, cet individu que l'on m'a soumis a dû être empoi-
» sonné, car j'ai retrouvé telle quantité de poison.

Grace à cette intervention puissante de la science, tant de crimes cachés ne resteront plus impunis; les poisons, lentement administrés, ne seront plus une sauvegarde pour le lâche assassin, et les *poudres* de succession, dont le débit est plus grand que ne le révèle la Gazette des tribunaux, cesseront enfin d'avoir la vogue dans les familles plébéiennes, tout en conservant leur utilité politique dans la légitime filiation des czars et des sultans.

NOTE 15).

Alors soit qu'au virus il ait donné la mort,
Soit que ce vieux rival résiste dans son fort.

On a dit avec raison qu'à côté de l'avantage d'améliorer était le danger

d'innover. Cet adage s'applique à tous les novateurs, soit en religion, soit en politique, soit en médecine; et il n'y a pas une réforme qui n'ait coûté beaucoup de sang. En niant l'altération des humeurs, Broussais voulut asservir à sa doctrine de l'irritation toutes les maladies du corps humain, et ses séides, en voulant prouver les aphorismes du maître, ont puissamment contribué à renverser la doctrine *dite* physiologique. D'ailleurs, Broussais, dit M. Frappart, est mort demi-converti au magnétisme et à l'homœopathie. MM. Richond, Devergie, et les partisans de Broussais, pensaient que le virus syphilitique était une entité chimérique, que les symptômes que l'on observait dans certains cas étaient dus à l'irritation des muqueuses génitales et à leur vitalité particulière. Ils disaient avec plus de raison que tous les caractères qu'on avait indiqués pour distinguer les accidents syphilitiques de ceux qui ne l'étaient pas, étaient faux et impossibles à saisir, et, pendant quelque temps, on a douté avec eux (1). Enfin est venu M. Ricord qui, rajeunissant les belles expériences de Hunter sur l'inoculation, a prouvé l'existence matérielle du principe syphilitique qu'on ne voulait admettre qu'en théorie.

En effet, cette reproduction constante de symptômes identiques, est un phénomène qui n'appartient qu'à la syphilis et à certains fluides morbides. Au lieu de chercher, comme le docteur Donné, à reconnaître la nature chimique des écoulements, à distinguer la forme des globules, ou à constater la présence des vibrions et des animalcules microscopiques, on s'est attaché à prouver la reproduction de l'ulcère, du bubon, des pustules, et comme ce caractère ne trompe jamais, du moins dans la période d'ulcération, il s'ensuit qu'on pourrait avoir recours à l'inoculation dans quelque cas de médecine légale, et dans certaines circonstances, où un malade aurait intérêt à prouver qu'il n'est pas atteint de la syphilis.

Cependant plusieurs médecins ont critiqué la mise en pratique de cette méthode, qui, dit-on, est plus brillante que philanthropique. M. Desruelles s'exprime en ces termes, dans l'excellent traité qu'il a publié : « Depuis » onze ans que nous étudions d'une manière expérimentale les maladies » syphilitiques, nous n'avons jamais pu nous résoudre à inoculer aucune des » lésions syphilitiques; notre position, du moins nous le pensons, ne nous » permet pas de faire courir des chances incertaines aux soldats de l'armée » confiés à nos soins. »

(1) Personne, disait Dupuytren (*Leçons orales*), n'oubliera le dévouement scientifique de trois jeunes élèves qui s'inoculèrent le pus d'un ulcère syphilitique, et dont deux ont péri martyrs de leur erreur.

Parmi les opposants de la méthode d'inoculation se trouvent deux hommes qui font autorité en pareille matière. Ce sont MM. Rattier et Cullerier, qui affirment « qu'on ne saurait proposer un moyen de diagnostic plus vicieux, » puisqu'en donnant à un malade un ou deux ulcères de plus, les chances » d'infection générale augmentent, de sorte qu'on a donné la syphilis » constitutionnelle à un homme qui ne l'aurait pas eue peut-être.

Du reste, tout en admirant les expériences sur l'inoculation, je crois qu'il serait peu convenable d'admettre en thèse générale qu'il faille toujours pratiquer cette opération, parce qu'il ne faut jamais, quand il y a doute, essayer d'enrichir les annales de la médecine aux dépens de l'humanité. D'ailleurs, partageant complètement les idées de M. Rattier sur la possibilité de guérir les maladies syphilitiques primitives sans mercure, il me paraît inutile de multiplier les accidents de la maladie, car la sécrétion morbide étant plus considérable, les chances d'infection générale deviennent plus probables (1).

NOTE 16).

En face d'Esquirol osez le soutenir
Ses accablants témoins sont prêts à comparaître;
Interrogez encor Charenton et Bicêtre.

M. Esquirol, dans sa *Statistique des causes productives de l'aliénation mentale*, prouve qu'il y a cent cinq cas de folie par hérédité sur trois cent cinquante-un, huit occasionnés par la syphilis et quatorze par l'emploi du mercure. M. Capuron dit que la syphilis mal guérie produit souvent la fongosité et le cancer des narines, la carie des os du palais, des os propres du nez, de maux de tête violents, le tremblement, de la convulsion des membres, la paralysie, l'insomnie, l'affection hypochondriaque, mélancolique ou hystérique.

Selon la doctrine d'Esquirol (art. *Folie*, du *Dictionnaire des sciences méd.*), la suppression d'un ulcère, d'un exutoire, peut produire la folie aussi bien que la rétrocession des dartres, de la goutte. L'abus, l'usage même des médicaments qui agissent fortement sur le système nerveux, ont souvent aussi le même résultat. Il n'est pas rare que des personnes deviennent aliénées

(1) D'ailleurs, si l'on en croit les révélations sur certains faits laissés dans l'ombre, les ulcères produits de l'inoculation n'auraient pas toujours été facilement arrêtés dans leur marche envahissante, et l'expérimentation couvrirait quelques lugubres souvenirs, ainsi que le rapporte le docteur Dugast, dont la bonne foi égale le mérite.

pendant le *traitement antisyphilitique soit par les frictions, soit par l'usage interne du mercure.* On en peut dire autant de l'usage de l'opium. »

M. Cullerier pense que la métastase peut s'opérer sur le cerveau et sur ses annexes, et produire des céphalies violentes, l'hémiplégie et même l'aliénation mentale. Ce qui semble confirmer cette opinion, qui est en rapport avec les lois communes des métastases, c'est que le retour naturel ou provoqué de l'écoulement a été presque toujours salutaire. (*Compendium*, page 585.)

Il y a plus de fous dans les villes que dans les campagnes, plus dans les pays civilisés que dans ceux qui le sont moins, et les souffrances que le génie a personnifiées sous les noms de Werther, d'Obermann, de Chatterton, ne sont pas les seules (a dit une femme célèbre) que la civilisation avancée nous ait apportées; et le livre où Dieu a écrit le compte des fléaux, n'est peut-être encore ouvert qu'à la première page.

Pour prouver que la folie est en raison directe de la civilisation et du relâchement des mœurs comme les affections syphilitiques, il nous suffira de citer, d'après la gazette des médecins praticiens, et l'érudit M. Brière de Boismont, le relevé des aliénés renfermés dans les principales capitales; c'est un argument concluant en faveur de notre opinion.

CAPITALES.	POPULATIONS.	ALIÉNÉS.		RAPPORT.
1. Londres.	1,400,000	7,000	1 :	200
2. Paris.	890,000	4,000	1 :	222
3. Saint-Pétersbourg..	377,046	120	1 :	3,133
4. Naples.	364,000	479	1 :	79
5. Le Caire.	330,000	14	1 :	30,714
6. Madrid	201,000	60	1 :	3,350
7. Rome..	154,000	320	1 :	481
8. Milan	150,000	618	1 :	242
9. Turin	114,000	331	1 :	344
10. Florence.	80,000	236	1 :	338
11. Dresde..	70,000	150	1 :	466

Pour mieux éclaircir la question, nous nous sommes adressé au docteur Calmeil, médecin ordinaire de Charenton, qui a fait des recherches si curieuses sur l'anatomie pathologique du cerveau, et voici ce qu'il nous a fait répondre par le docteur Godart, le 8 avril 1840.

«Monsieur,

«La plupart des aliénés des grandes villes, les hommes surtout, ont fait »un abus plus ou moins évident *des préparations mercurielles*. L'influence de »cette cause est principalement manifeste lorsque la folie se complique de »*paralysie musculaire*. Cependant les aliénés paralytiques abusent souvent »aussi du vin, de liqueurs fermentées et des plaisirs vénériens; il n'est donc »pas toujours facile d'apprécier à point nommé le degré d'activité du mer»cure. Au reste, M. Esquirol, dans le premier volume des *Annales d'hy»giène;* dans son Traité des *affections mentales;* M. *Parchappe*, dans son »*deuxième mémoire*, parlent, ainsi que la plupart des auteurs qui s'occupent »de folie, de l'action du mercure sur le système nerveux.

»L'action de la syphilis a souvent pour résultat de produire à la surface de »l'encéphale, dans le tissu osseux, dans les enveloppes fibreuses, ou même »dans l'interstice de la substance blanche ou grise, des *tumeurs jaunâtres et »gommeuses;* j'ai, pour mon compte, disséqué plusieurs de ces produits acci»dentels, et le professeur *Lallemand*, dans ses *lettres*, rapporte plusieurs ob»servations où il met en évidence l'infection syphilitique. M. *Abercrombie*, »dans son ouvrage sur les *maladies du cerveau*, etc., fait aussi, lui, une part »assez large à l'influence du mercure et de la syphilis.»

« La folie, dit Fodéré, peut être produite par l'abus du mercure dans le traitement des maladies vénériennes. M. Double a vu deux cas de cette espèce qu'il a guéris.» (*Journ. génér. de méd.*, février 1810, p. 189.)

Dans le *Journal de Paris* du 16 janvier 1789, on trouve une lettre adressée aux rédacteurs par M. Gilbert, professeur à l'école vétérinaire, dans laquelle il est dit : «Le père Edme, chirurgien de l'hôpital de Charenton, qui joint des connaissances très étendues à un zèle sans borne, et l'esprit d'observation à l'esprit de charité, vient de me faire part d'un fait qui mérite l'attention de tous ceux qui s'occupent de la conservation des hommes.

» Sur vingt personnes que l'aliénation d'esprit conduit à Charenton, le père Edme a remarqué qu'il y en avait dix-neuf au moins qui avaient été soumises à des traitements mercuriels, et que le désordre est d'autant plus grand que les traitements avaient été plus longs et plus souvent répétés. »

Depuis que Gall et Spurzheim ont publié leurs recherches sur le système

nerveux, et sur le cerveau en particulier (1809), une attention toute spéciale a été dirigée vers ce sujet, et des traités plus ou moins importants ont vu le jour. Parmi eux nous pouvons citer les travaux de MM. Rochoux, Rostan, Lallemand, Georget, Bouillaud, Serres, Abercrombie, Cruveilhier, Andral et Calmeil.

C'est à dater de ce moment que l'on a entrevu un grand nombre de maladies distinctes qui peuvent entraver les fonctions d'innervation : l'anatomie pathologique, plus cultivée que par le temps passé, a révélé des altérations qui jusqu'alors étaient restées inaperçues. On a fondé une nouvelle méthode diagnostique sur le concours du raisonnement et de l'observation ; on a découvert de nouveaux signes ; on a insisté avec plus de soin sur les manifestations symptômatiques que l'on appréciait sans attention anciennement ; et, dans un grand nombre de cas, on est parvenu à localiser, dans l'organisme, des troubles que l'on avait, au commencement du siècle, vaguement attribués à des perturbations essentielles de l'intelligence, du sentiment et du mouvement.

NOTE 17).

Le culte de Mercure est un culte idolâtre.

A l'époque où il était généralement admis qu'on ne pouvait guérir la syphilis sans mercure, déjà des observateurs de premier ordre avaient reconnu qu'il échouait souvent contre ce genre de maladies. « Ceux qui affirment que le mercure guérit toutes les maladies vénériennes se trompent ou veulent tromper, dit Van Swiéten, car il en est dans lesquelles il est sans efficacité, quelle que soit la manière dont on l'emploie ; et, souvent même, il peut occasionner les accidents les plus graves dans une infinité de cas. »

Louis, convient aussi que le mercure ne guérit pas toujours, que souvent au contraire les symptômes augmentent, ou qu'il survient de nouveaux accidents dans les cas même où le traitement semble avoir été dirigé avec le plus de prudence.

On sait généralement que les symptômes qui paraissent avoir été guéris par le mercure, reparaissent souvent bientôt après. Bomfiel, Blégny, et beaucoup d'autres praticiens en ont fait la remarque.

Alexandre Trajan Pétronio, cité par M. Richon de Brus, affirme, d'après son expérience, que l'action du mercure est toujours incertaine, et qu'on ne peut jamais l'administrer avec succès. En effet, si on modère son usage par la crainte de nuire, on ne guérit pas ; et si on élève la dose, il peut faire beaucoup de mal ; d'où il faut admettre qu'il est fort difficile de l'administrer de manière à ne pas en redouter les effets.

Swédiaur, dans le chap. XVIII de son *Traité* consacré à l'examen des maladies qui ne cèdent pas au mercure et des causes de son inefficacité, s'exprime ainsi : « Quoiqu'il y ait peu de praticiens qui n'aient vu de fréquents exemples de maladies syphilitiques qui résistent au mercure, et que nous voyons à peine un écrivain d'importance qui n'en fasse pas mention, aucun d'eux n'a cependant, à ma connaissance, fait des recherches exactes ni un exposé suffisant de ces causes ; ce qui m'a engagé à examiner ce sujet avec attention et à exposer le résultat de mes recherches. J'ai vu nombre de personnes attaquées de gonorrhées invétérées, d'ulcères phagédéniques aux parties génitales, de gonflements douloureux et carie des os, d'éruptions cutanées, d'ulcérations au nez, à la gorge, etc. ; d'excroissances condylomateuses ou verruqueuses en différentes parties du corps, etc., qui semblaient résister obstinément au pouvoir du mercure, et les symptômes, bien loin d'être dissipés, étaient plutôt augmentés par cette médication, ou, s'ils semblaient guéris, ils reparaissaient souvent peu de temps après... Il arrive fréquemment que l'on est trompé sur les effets du mercure, parce que les maladies, quoique originairement produites par le virus syphilitique, ont changé de caractère, ont dégénéré en maladies d'une nature toute différente pour lesquelles le mercure, loin d'être un remède salutaire, est devenu un vrai poison. C'est surtout dans les ulcères qu'on s'aperçoit de ce changement. Ils deviennent stationnaires sous l'usage du mercure, et bientôt après tendres et douloureux au moindre attouchement ; leur matière devient âcre et corrosive, ou bien le malade est accablé d'une faiblesse générale, d'une cachexie universelle ; les gencives saignent aisément, l'haleine et la bouche sentent mauvais, l'ulcère devient livide, sale, atonique ; le malade n'a ni vie ni vigueur. »

Ce tableau, présenté par Swédiaur, doit frapper d'autant plus que ce médecin était lui-même partisan du mercure, ce qui donne à sa parole toute la confiance due à la bonne foi.

Il est donc incontestable que par son emploi souvent la maladie résiste au mercure ou peut être aggravée, quel que soit le mode de préparation et la manière dont on administre ce métal.

Si on se représente maintenant la multitude des causes qui peuvent rendre inefficace l'usage de ce médicament, et les accidents si nombreux et si graves que, de l'aveu même de ses partisans il peut occasionner, on doit s'étonner que tous les médecins ne soient pas d'accord pour rejeter de la thérapeutique une substance aussi dangereuse.

Ce n'était pas assez de savoir que le mercure ne guérit pas toujours et peut faire beaucoup de mal, il fallait encore prouver qu'il n'était pas indis-

pensable, et qu'il existait des moyens de guérir plus efficaces et non accompagnés de danger. C'est principalement aux médecins anglais, chargés du service des grands hôpitaux militaires, que cette tâche était réservée.

Guillaume Fergusson, médecin de l'armée anglaise et espagnole en Portugal, eut occasion de guérir un grand nombre de malades atteints de la maladie vénérienne, sans employer un seul grain de mercure, ce qui l'engagea à publier ses observations et à conseiller à ses compatriotes de cesser l'emploi d'un remède qu'il voyait souvent produire des accidents très graves dont les malades se ressentaient toute la vie.

Quelques années après que Fergusson eut fait connaître les résultats de son expérience, plusieurs ouvrages publiés en Angleterre par Thompson, Rose, Barthe, etc., contribuèrent puissamment à faire rejeter le mercure du traitement des maladies vénériennes.

MM. Gordon et Guthrie, médecins de l'hôpital d'York, ont aussi traité et guéri beaucoup de vénériens sans employer le mercure. Guthrie affirme particulièrement que tous les ulcères des parties génitales, quels que soient leur forme et leur aspect, sont guérissables sans mercure. Ce serait, suivant lui, un fait établi sur plus de cinq cents observations qu'il a recueillies ou qui lui ont été communiquées d'individus traités dans les différents régiments des gardes pour des maladies vénériennes (1).

Tandis que MM. Evans, Murray, Brown et les syphilographes de l'école physiologique constataient en France l'inutilité du mercure, en l'excluant du traitement des maladies vénériennes, je réunissais de mon côté de nombreuses observations qui attestent les heureux effets qu'on peut obtenir des antiphlogistiques et des dépuratifs sagement combinés.

L'action bienfaisante des sudorifiques dans le traitement de la syphilis est depuis longtemps reconnue. On sait qu'en Égypte, où ces maladies sont très communes, les moines la guérissent fort bien par le seul moyen des bois antivénériens. L'utilité de l'excitation des fonctions de la peau est encore démontrée par la guérison spontanée de la syphilis souvent observée chez les malades qui passent des pays froids de l'Europe dans les régions tropicales. C'est aussi par la même raison que peut s'expliquer chez les forçats la disparition sans traitement des maladies dont ils sont infectés, et qui n'est due qu'à la réaction cutanée que déterminent habituellement chez eux les travaux pénibles auxquels ils sont condamnés.

Les témoignages qui précèdent, présentés en faveur des guérisons obte-

(1) Mémoire de Krueger, *Journal comp.*, t. XIV, p. 110.

nues sans mercure, étant réunis dans un chapitre destiné à faire connaître les funestes accidents que peut occasionner ce remède, doivent être un motif de plus d'en faire rejeter l'usage.

Les accidents immédiats du mercure ne se bornent pas à ceux auxquels on peut remédier. Il arrive souvent, lorsque la salivation est établie, que les dents se noircissent, se carient, s'ébranlent et tombent, sans qu'on puisse y mettre obstacle.

Quant aux accidents consécutifs que peut déterminer le mercure, indépendamment de ceux que nous venons d'énumérer, il en est un qui mérite une grande attention : c'est l'altération générale que peut éprouver l'organisme par l'effet du mercure *donné à trop forte dose*, ou à la suite de plusieurs traitements mercuriels. Il est évident qu'il existe une habitude cachectique produite directement par le mercure, et qu'on peut appeler *cachexie mercurielle*. On doit même croire que l'état, désigné communément sous le nom de cachexie vénérienne, n'est pas moins dû à l'abus du mercure qu'à la diathèse syphilitique. Cela paraîtra d'autant plus probable qu'il n'y a pas d'exemple d'un vénérien tombé en cachexie sans avoir été traité par le mercure.

Les mots : *donné à forte dose*, soulignés plus haut, ne veulent pas dire que, pour produire la cachexie, le mercure doit être porté à une dose invariablement déterminée ; ces résultats au contraire peuvent varier selon la disposition des individus ; et telle dose assez minime pour ne produire que des effets peu remarquables chez quelques uns, peut suffire chez d'autres pour les jeter dans un état cachectique, tant les effets de ce médicament sont incertains.

M. Desruelles s'exprime ainsi, relativement au mercure, dans *l'Esculape* (journal) du 12 avril 1840 :

« Il peut nuire et être mal supporté à la dose la plus minime. C'est alors que vous verrez le malade triste, abattu ; sa langue se couvrira d'un limon jaunâtre, son haleine sera fétide et son appétit perdu ; il conservera, quoi qu'il fasse, un goût métallique dans la bouche. Si ces phénomènes précurseurs ne vous mettent pas sur vos gardes, des coliques, des pincements d'estomac, quelques nausées, des vomissements même, une fièvre vive, une soif, sècheresse et brûlure de la gorge, un amaigrissement rapide, une teinte jaunâtre de la peau, et un tiraillement inaccoutumé des traits de la face, vous avertiront, mais bien tardivement, que la dose du mercure est très élevée, qu'elle est mal supportée, qu'elle nuit. »

» Dans ces cas, les maladies syphilitiques partagent la souffrance de l'organisme, et le médicament qui devait les guérir, les exaspère, entrave leur

marche, et les précipite dans des terminaisons funestes. Des affections secondaires se montrent, celles surtout qui siègent à la peau, aux ouvertures des membranes muqueuses, se succèdent, s'aggravent et se compliquent de plus en plus. C'est alors que le régime diétique et l'hygiène dévoilent toutes leurs puissances d'action. »

NOTE 18).

La vérité commence à luire sur la France.

Après avoir suivi les cours cliniques de Cullerier, de 1820 à 1825, à l'hospice du Midi, je soutins ma thèse au grade de docteur, le 1er février 1825, sur un sujet qui parut bien hardi et qui m'a suscité de nombreuses tracasseries; elle était intitulée : *De la thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure.* Depuis ce temps l'opinion a fait bien des progrès, et, d'après l'impulsion que les médecins de l'école de Paris ont donnée à la science, partout où le nouveau traitement sera exactement et soigneusement appliqué, il rendra les maladies syphilitiques de plus en plus légères, diminuera le nombre et la gravité des accidents qui les compliquaient si souvent, et la guérison sera généralement exempte de récidive. On ne verra plus ces marques honteuses et ineffaçables qui ont troublé le repos de tant de familles et empoisonné l'existence de ceux qui les portaient.

On doit être tolérant pour les idées mystiques de la multitude, et pour les chimériques projets de certains publicistes; mais, induire la tolérance des fausses pratiques en médecine, c'est commettre un délit moral; l'on ne saurait donc trop s'empresser de révéler les erreurs dangereuses des partisans du mercure; et certes l'on doit plus s'étonner de la coupable indifférence des médecins qui le prescrivent, que de la crédulité de ceux qui y ont recours; car souvent ils ne le prennent qu'avec défiance, et ce n'est que par l'espérance chimérique d'être guéris *plus radicalement*, que les malades se soumettent avec résignation à ce traitement qui n'a pour lui que l'ornière de la routine et le prestige des préjugés.

NOTE 19).

Et sait qu'il est trop tard pour réclamer l'appui
D'un système sauveur qu'il repoussa de lui.

Le cadre de ces notes ne comporte pas que l'on entre dans les détails

du traitement de chaque symptôme des maladies syphilitiques, et nous l'indiquerons sous forme d'aphorismes dont le développement se trouve dans un ouvrage *spécial* que nous avons publié sur ce sujet, intitulé : *Traité des maladies syphilitiques*, 1 vol. in-8. avec grav.

— I —

La blennorrhagie peut être guérie dans quelque cas, surtout lorsqu'elle est bénigne, par la diète, le repos, les bains, les boissons délayantes, et quelquefois les évacuations sanguines. Mais en général la prudence exige quelques dépuratifs internes.

— II —

Lorsque cette maladie a été longtemps douloureuse, qu'elle a donné lieu à l'orchite, elle peut déterminer les accidents généraux de la syphilis, dont elle réclame le traitement. Les moyens qui conviennent, dans ce cas, sont l'usage des sudorifiques unis aux calmants, et des purgations légères réitérées, lorsqu'il n'y a pas de contre-indication.

— III —

Les injections ne doivent jamais être employées pendant la période inflammatoire. Le traitement abortif par le copahu ou le poivre cubèbe, ne doit être tenté que chez les individus robustes, peu irritables et lorsqu'il n'existe aucun indice d'irritation intestinale.

— IV —

Les ulcères primitifs peuvent disparaître par un traitement local; mais alors on a à redouter les accidents consécutifs auxquels la syphilis peut donner lieu; il n'est pas prudent de les traiter de cette manière. Lorsque les ulcères sont indolents et restent stationnaires, malgré le traitement rationnel intérieur, ils ont besoin d'être ranimés. Les lotions alcooliques, l'eau de chaux, les savonules de potasse caustique, le nitrate d'argent, l'onguent styrax, sont les principaux moyens qui conviennent à leurs pansements.

— V —

Lorsque les ulcères sont douloureux, rongeants, serpigineux, la saignée, les sangsues, les émollients, les lotions et les onguents opiacés, sont les moyens extérieurs les plus convenables. La sévérité du régime, les sudorifi-

ques concentrés, les purgations légères réitérées, tous les excitants propres à produire une révulsion sur le tube intestinal, peuvent convenir, étant employés à propos, sauf le mercure qu'on doit exclure rigoureusement.

— VI —

Tous les symptômes syphilitiques primitifs et consécutifs réclament l'usage d'un traitement général. J'appelle traitement général toute médication intérieure combinée, selon les circonstances, avec l'usage des remèdes externes, de manière à faire cesser l'état morbide.

— VII —

Le traitement général des affections syphilitiques primitives et secondaires doit durer ordinairement de trente à cinquante jours; ce délai est nécessaire aux modifications que doit subir l'état morbide pour parvenir à la guérison, afin de coordonner l'action des médicaments de manière à ne pas occasionner d'irritation intestinale.

— VIII —

Lorsque la syphilis est invétérée, le traitement doit durer un temps indéterminé, et qui est plus ou moins long, en raison de la détérioration que la constitution du malade a pu subir, parce que le retour à la santé ne peut s'opérer que par une succession de mouvements organiques conservateurs, provoqués par l'action des médicaments, et dont le terme dépend nécessairement des dispositions de la maladie et du malade à se modifier par le traitement.

NOTE 20).

Là, désormais rebelle à des soins superflus,
Etendu sur un lit qu'il ne quittera plus.

Quand un homme, jeune encore, occupant une position sociale, honorable et jouissant de l'affection d'une famille qu'il aime et dont il est aimé, se tue sans motif apparent, sous le vain prétexte du dégoût de la vie, *de spleen*, que l'on prenne des informations exactes, et l'on verra que, sur cent sui-

cides de cette espèce, les trois quarts au moins doivent être attribués aux effets du mercure donné inutilement sous toutes les formes. En effet, c'est en vain qu'un malade change de médecin, car la méthode ne change pas. Cela me rappelle la réponse d'un habitant de Palerme à qui je disais, à l'avénement du dernier roi, que le sort de la Sicile allait probablement s'améliorer sous la direction d'un jeune roi. «*No lo credo, il maestro di capella è cambiato, ma la musica sarà sempre la stessa.*»

Je n'aurai pas beaucoup à dire pour convaincre que les passions violemment excitées portent le trouble dans tout individu, soit dans son organisation, soit dans son intelligence. Lorsque l'ame est fortement ébranlée par une affection vive et imprévue, les fonctions organiques sont bouleversées, la raison est troublée, l'homme perd la conscience du *moi*, il est dans un vrai délire; il commet les actions les plus irréfléchies, les plus contraires à ses affections, à ses intérêts. Mais le délire des passions est passager; le suicide qu'il provoque est instantané; s'il n'est point consommé, ordinairement il ne se renouvelle plus; la tentative infructueuse semble avoir été la crise de l'affection morale. Tel est le suicide involontaire aigu, bien différent du suicide réfléchi et chronique, occasionné par les affections syphilitiques exaspérées par les mercuriaux.

Celui à qui la douleur ne laisse aucun instant de relâche, qui n'entrevoit point le terme d'une longue et cruelle maladie, après avoir d'abord supporté ses maux avec résignation, devient impatient; et subjugué par les souffrances qui l'affaiblissent depuis longtemps, se tue pour mettre fin à des maux intolérables. Il n'est point d'état qui inspire plus de crainte de mourir, et en même temps d'être délivré des maux présents, que l'hypochondrie syphilitique.

Enfin l'idée de se tuer devient une idée fixe qui préoccupe sans cesse les malades, idée dont ils ne peuvent se distraire ni être distraits; toutes leurs pensées sont dirigées, concentrées, sur cet objet avec tout l'entêtement et toute l'opiniâtreté dont les autres monomanes sont susceptibles. Si la fatigue de la veille les fait dormir, ils ont des rêves affreux; ainsi, la nuit comme le jour, ces infortunés ne peuvent éloigner de leur pensée l'idée de la mort, pas plus que les autres monomanes ne peuvent se défaire de l'idée qu'ils sont ruinés, déshonorés, damnés, etc., etc.; tant l'attention concentrée pervertit les impressions, rend douloureux les rapports extérieurs, brise tous les liens qui rattachent à la vie.

Il faut en général traiter philosophiquement les malades; la guérison en

est plus prompte et exempte de toute récidive si l'on sait les rassurer sur l'avenir de leur santé, et détruire certains préjugés existant sur la non possibilité de guérir radicalement. Sous ce rapport je partage entièrement l'opinion de M. Rattier qui dit avec raison : « Il ne faut pas croire qu'il y ait » un grand avantage à exagérer les dangers de la syphilis; l'erreur et le » mensonge ne peuvent avoir de bons résultats. J'ai toujours vu que cette » crainte, tout insuffisante pour arrêter une jeunesse inexpérimentée, n'a » d'autre but que de produire chez des sujets méticuleux une *syphiliphobie* » (rage vénérienne), monomanie véritable que j'ai observée surtout chez les » étudiants en médecine. Pour ceux qui en sont atteints, il n'est plus de » repos, les phénomènes les plus simples, les plus insignifiants, sont pour eux » la syphilis; avec la peau la plus saine, ils se voient couverts d'ulcères ron- » geants, et sont persuadés qu'ils ne guériront jamais, qu'ils ne pourront » jamais se marier sans communiquer à leurs femmes, et sans transmettre à » leurs enfants une odieuse et funeste affection. Plus d'un suicide a eu pour » cause cette triste préoccupation. Heureux encore ces malades, s'ils tom- » bent entre les mains d'un médecin honnête homme et expérimenté tout à » la fois; car, s'ils s'adressent à l'un des médecins trop nombreux qui n'ont » étudié la syphilis que dans les livres, ils l'induiront en erreur et l'obligeront » à leur administrer un traitement qui est aussi nuisible quand il n'est pas » indiqué, qu'il est efficace et salutaire lorsqu'il existe une véritable syphilis. » Que serait-ce donc si, comme il y a cent chances pour une, ils s'adressent » aux charlatans dont fourmillent nos grandes villes, et qui peuvent être » considérés comme un fléau plus funeste que la syphilis elle-même. »

Le poème de la *Syphilis* est un modèle de précision et un chef-d'œuvre de philosophie pratique. Il contribuera puissamment à éclairer les masses et à détruire l'hydre mercurielle, et sous tous les rapports il est digne des autres productions de l'auteur de *La Némésis;* nouveau Fracastor, son nom sera conservé dans les annales de la médecine; car ses vers ne contiennent aucune hérésie scientifique. Déjà M. Barthélemy avait fait une heureuse excursion dans le domaine des sciences médicales, et je ne puis résister au désir de rappeler quelques vers qui sont toujours restés gravés dans ma mémoire, c'est la description du choléra-morbus qui parut dans *La Némésis* du 28 août 1831.

Oh ! vous méritez bien toute reconnaissance,
Ingénieux docteurs, qui dès notre naissance

Infiltrez dans nos bras, sur la pointe du fer,
Le bienfaisant poison recueilli par Jenner,
Vous, fléaux de la mort et des épidémies,
Qui gardez nos santés dans vos académies
Qui, par de longs calculs, des mémoires savants,
Augmentez chaque jour le nombre des vivants,
Et grace à la vertu de vos électuaires,
Frustrez de tant de noms les listes mortuaires!
Honneur, gloire à vous tous qui pour le genre humain
Consumez tant de nuits une plume à la main,
Philanthropes rêveurs qui, poussés d'un beau zèle,
Avez bâti pour nous la paix universelle!
Oh! qu'un dieu paternel récompense vos soins!
Mais, hélas! que nous font quelques tombes de moins?
Vous ne casserez pas la grande loi : personne
N'ébrèchera la faux du spectre qui moissonne;
La nature et la mort ensemble ont fait un bail :
Celle-ci doit livrer tant d'hommes en détail;
Quand un siècle finit, et que dans son domaine,
La nature en comptant cette monnaie humaine,
Trouve un grand arriéré dans le total promis
Elle appelle la mort, son oublieux commis;
« Tu fais mal ton métier, lui dit-elle en colère;
» D'où vient ce déficit au livre séculaire?
» Je devrais voir pourtant, à l'article trépas,
» Un million de plus que je ne trouve pas;
» Sais-tu bien qu'un retard dans la mort d'un seul homme,
» Qu'avant son temps prescrit la chute d'un atome,
» Une goutte de moins dans le bassin des mers,
» Qu'un rien peut, sur son axe, arrêter l'univers. »
Et la mort lui répond : « Ah! je n'ai pu mieux faire;
» On lutte contre moi dans le double hémisphère;
» L'homme se fait rusé, je crois, en vieillissant;
» Dans des veines de glace il réchauffe le sang;

» Il rajeunit les os ; chaque jour il invente,
» Radoube, met à neuf sa carène vivante ;
» Et le temps arrivé, si je viens le saisir,
» Je le trouve bardé de baume et d'élixir ;
» Chaque jour il enlève un sapin à mon trône ;
» On fait des lazarets contre la fièvre jaune,
» Et la peste classique, esclave du savant,
» A peine m'obéit dans un coin du Levant.
» Encor, si dans ces jours de cruelle disette,
» Je pouvais sur la guerre établir ma recette !
» Mais on ne se bat plus sur les deux Océans ;
» Les peuples sont bénins et les rois fainéants ;
» Je me meurs ; sous mes yeux la belliqueuse Europe
» Abjure son erreur et se fait philanthrope ;
» Tous les fléaux mortels désertent mes drapeaux,
» Et le gazon maigrit dans les champs de repos. »
Quand ces êtres puissants, suspendus sur nos têtes,
Ont ainsi compulsé leurs archives secrètes ;
Ils méditent longtemps quelque horrible projet.
Pour remplir d'un seul coup leur atroce budget,
Imprimant à ses os un cliquetis de rage,
La mort part ; elle va combler son arrérage ;
L'Être exterminateur a promis cette fois
Que sa froide balance aura son juste poids.
Jadis, elle appelait dans ces moments de crise,
Tamerlan, Attila, Genseric ou Cambyse,
Puissants dévastateurs qui, dans leur grand chemin,
Comme sous un marteau broyaient le genre humain,
Et, poussant au hasard leur course vagabonde,
Rendaient à leur insu l'équilibre à ce monde.
Mais le siècle n'est plus où, comme des volcans
Des monts Himalaya, sortaient les Gengiskans ;
Le casque d'Attila, comme une armure usée
Ne trouve plus de tête, et dort dans un musée ;

Partout la vie abonde, et les peuples voisins
Pullulent, sans frémir au nom des Sarrasins.
N'importe, pour avoir son bien qu'elle réclame,
L'ingénieuse mort ravive un Abdérame,
Un exterminateur, dont le corps immortel
Se rit des Marius et des Charles-Martel.
Oh ! cette fois honneur au tout-puissant squelette !
Son génie est fécond, et son œuvre est complète !
De ce fils dévorant le monde parlera;
Sa marraine d'enfer l'a nommé Choléra !
Tous les autres fléaux, ces vieilles renommées,
La peste, le typhus, ne sont que des pygmées
Que l'octroi de la mer tient vingt jours en arrêt,
Qu'un commis emprisonne aux murs d'un lazaret;
Monstres dégénérés, sans vertus homicides,
Qu'on étouffe en naissant dans un vase d'acides.
Mais lui, le choléra, ne connaît de prison
Que les cercles du pôle où s'éteint l'horizon;
Dans le Gange et l'Indus sa retraite est choisie;
Le voyez-vous bondir du plateau de l'Asie
Immense réservoir aux gouffres inconnus,
D'où les grands ravageurs de tout temps sont venus;
Il vient comme un condor d'épouvantable augure,
De ses ailes sans fin déployant l'envergure,
Troublant avec ses pieds l'eau d'un double bassin,
L'un dans la mer Baltique et l'autre dans l'Euxin.
Pour tomber sur le nord et franchir le Caucase
Il a bravé du czar l'impérial ukase;
Comme des ornements il suspend à son cou
Les dômes du Kremlin et les croix de Moscou,
Sans crainte cette fois que Sobieski vienne
Il remplace les Turcs sous les remparts de Vienne,
Dévore les Baskirs, les cavaliers du Don
Qu'une loi salutaire éparpille en cordon;

Il chasse tous les rois, entre ses mains fatales
Il tord les intestins des villes capitales;
Il brûle tout au feu de ses exhalaisons,
Trace la croix de sang sur toutes les maisons,
Charge les tombereaux et les noires litières
De cadavres portés aux étroits cimetières;
Puis, quand il s'est repu, quand devant chaque seuil
Il a fait dérouler la tenture de deuil,
Quand il ne trouve plus que des demeures vides,
Quand il a desséché, sous ces lèvres avides,
Tout ce qu'une cité peut contenir de pleurs
Il s'éloigne en riant et va jouir ailleurs.
Où va-t-il ce géant que le monde redoute?
Qui connaît le secret de sa carte de route?
Errera-t-il longtemps sur les cercles germains?
O terreur! De ce globe il sait tous les chemins!
Agent mystérieux, accablant phénomène,
Il détruit tout calcul de la science humaine:
En vain veut-on trouver le monstre aérien,
L'œil se perd dans la nue, il n'y rencontre rien.
Le mal est sous son vol une horrible merveille;
Il dément aujourd'hui ce qu'il a dit la veille;
Ce qu'il fera demain l'homme ne le sait pas:
Tantôt en droite ligne il marche pas à pas;
Puis, changeant tout à coup sa tactique de guerre,
Comme un cheval d'échec, il bondit en équerre;
Il aime à déjouer les systèmes de l'art;
Si l'on dit: ce fléau respecte le vieillard;
Sur l'heure, au même jour, le choléra s'avance,
Etouffe le vieillard et respecte l'enfance.
Prouvez-vous que le nord arrête ses progrès,
Il s'installe à Dantzick sous cinquante degrés:
Sous des cieux opposés le monstre s'acclimate;
Né sur le sol heureux qu'embaume l'aromate,

Il s'ébat volontiers, dans ses horribles jeux,
Au bord des lacs infects et des marais fangeux.
Mais qu'il révèle bien l'infernale pensée
Par qui sur les humains sa rage fut poussée,
Quand il punit de mort, sur l'heure du délit,
L'imprudent qui se rue aux voluptés du lit!
Le choléra jaloux, dans son brûlant passage,
D'une teinte verdâtre empreint son frais visage,
Il glace ses pieds nus, brûle ses intestins,
D'horribles visions trouble ses yeux éteints,
Suspend des longs baisers la nocturne harmonie
Et change un cri d'amour en râle d'agonie.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS DE SYPHILIS,

Poème en 2 Chants par BARTHELEMY

PAR LA PRESSE SCIENTIFIQUE.

Aujourd'hui même paraît et nous est remise une élégante brochure, émaillée de vignettes et remplie de beaux vers, parmi lesquels il en est d'admirables. La chose paraîtra toute simple, puisque l'ouvrage est de M. Barthelemy, l'auteur de *la Vitelliade*, du *Fils de l'homme*, de *la Némésis* et de dix autres poèmes, presque tous célèbres. Le nouvel opuscule nous a paru tout parfumé comme s'il eût subi quarantaine au lazaret de Marseille, ce dont son titre le rendait bien digne ; il est en effet intitulé : *Syphilis*, expression assurément peu comprise du grand nombre, quoique fort éloquente.

Il y a trois siècles passés, et alors que le *morbus gallicus* se montrait aussi épidémique que le fut en 1832 le choléra morbus, autant et plus contagieux que la peste, Fracastor, philosophe autant que médecin, osa dédier son poème au cardinal Bembo, qui l'en remercia affectueusement sans être reprimandé par Léon X, pape illustre, dont Bembo était le secrétaire et l'ami.

Si châtiés que soient les vers de M. Barthelemy, et bien que la poésie moderne soit presque aussi brave que le latin, nous doutons fort que notre poète osât dédier ses nouveaux chants à l'un des membres du sacré Collège.

Toutefois, orthodoxe en toutes choses, même en hygiène, l'auteur du nouveau poème enseignera des choses utiles aux esprits profonds qui l'auront médité. ISIDORE BOURDON, D. M. P. (Feuilleton du *Constitutionnel*, du 27 juin 1840.)

Il est arrivé à M. Barthelemy, il y a quelques mois, un poème latin d'*Hyeronimus Fracastor ;* le style et le tour du vers le charmèrent au point de lui faire oublier le sujet de l'œuvre; il oublia surtout ce qu'a dit le classique Boileau :

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté. »

Fracastor avec une verve d'imagination, à la manière de Juvénal, aurait maudit plutôt que chanté un abominable fléau, qui mêle la honte et la souffrance aux plus délicieuses jouissances, et corrompt par des germes mortels les sources de la vie. Le traducteur de Virgile, s'essaya à reproduire en vers un fragment de cet énergique et mélodieux anathème; il y réussit avec bonheur. Alors il se rappela la licence qu'Horace donne aux poètes : *quid libet audenti* ; il se souvint aussi du précepte : » *Nil intentatum nostri liquêre poetæ*, » il osa et il entreprit; il a conduit sa muse sur les bords de cette source redoutable, et ses alexandrins ont dit le mal que Fracastor avait flétri dans ses hexamètres. L'engagement que M. Barthelemy a pris, a été religieusement tenu, et c'est ce qui encourage et justifie notre analyse. Le premier chant décrit le fléau ; c'est l'enfer du Dante, qui enseigne la vertu par l'horreur du châtiment. Les incertitudes de l'origine, le vice originel, les races dégénérées, les fureurs et les ravages, la bénignité qui sera les combats de la science, les hideuses descriptions des différents cercles où gémissent les damnés de l'espèce humaine, telles sont les principales divisions du premier chant.

A la douleur et à l'opprobre succèdent le calme, la joie, l'orgueil; la science et l'humanité triomphent de l'ennemi de la race des hommes; Dieu suscite le savoir, le dévouement et la guérison. Mais avec quel discernement et avec quelle certitude ne faut-il pas choisir les agents de ces bienfaits? Souvent une recher-

che subtile ne poursuit ce qu'elle veut atteindre qu'aux dépens de toute l'économie. Les désordres apparaissent avec d'affreux symptômes ; la raison elle-même est ébranlée et succombe sous ces funestes secousses ; une lumière nouvelle éclaire la science ; des méthodes plus simples et plus sûres accélèrent le bien et écartent les périls ; comment ne pas pousser un cri de reconnaissance en voyant le malheureux échappé à ces tortures qui le brisaient.

Le talent poétique de M. Barthélemy dans ce qu'il a de sévère, de régulier et de didactique, ne lui a pas fait défaut dans cette terrible épreuve. Les notes sont savantes, instructives ; elles forment un traité recommandable ; on y rencontre de beaux vers de M. Barthélemy, ceux de sa traduction de Fracastor et un passage de la *Némésis*, cette souvenance glorieuse. Cet appendice essentiel est dû à M. Giraudeau de Saint-Gervais, qu'il faut juger ici à un point de vue grave ; nous y avons trouvé la facile observation qui distingue son livre, *Italie, Grèce, Turquie*, Souvenirs d'un voyage en Orient, et l'étude qui a conquis le succès de son Traité sur le fléau qui a excité la verve de M. Barthélemy. Le poème de M. Barthélemy n'est point un scandale ; et si le titre qu'il porte n'effarouche pas trop la curiosité, la vogue marchande lui est assurée. EUGÈNE BRIFFAULT.

(Feuilleton du journal *le Temps* du 4 juillet 1840.)

Les poètes vont-ils déborder sur le domaine de la science? et parce que l'Académie française a porté son dernier choix sur un médecin, les littérateurs espèrent-ils à leur tour que, par une courtoisie réciproque, l'Académie de médecine les agrégera dans son sein, en accompagnant leur réception du chant burlesque de Molière : *Dignus es intrare in nostro docto corpore* ? On dirait que M. Barthélemy a conçu cette ambitieuse velléité, en publiant l'œuvre que nous annonçons. Non content de sa première incursion sur le territoire d'Esculape, en traduisant d'abord un passage du célèbre poème de Fracastor, encouragé par cette heureuse tentative, il vient aujourd'hui, en son propre nom, et comme auteur original, attaquer cette matière ardue, même pour les praticiens, et jusqu'ici inabordable pour la poésie française. On dirait que l'ancien pontife de *Némésis* ne se plaît que dans les luttes difficiles, dans les sujets âpres et rudes à manier ; il avoue même qu'une sorte de bizarrerie l'a poussé à son œuvre, et qu'à cette époque où tous les genres sont épuisés, où tous les sujets sont déflorés, il n'est rien en littérature qui lui semble plus vierge que la *Syphilis*.

Ce poème s'adresse à la fois aux savants et aux gens du monde ; pour nous, qui envisageons froidement toutes les parties de la science, et qui, dans nos études sur l'homme physique, dissertons avec philosophie sur l'état de ses organes, sans concevoir jamais ni honte ni scandale, nous aurions mauvaise grace à reprocher à l'auteur la nature de la maladie qu'il a jugée propre à ses inspirations. Mais nous n'espérons pas pour lui la même tolérance du public littéraire qui, à tort ou à raison, s'effraie toujours d'une innovation hardie. Sur le titre seul de son livre, l'homme pudique froncera le sourcil, et dira, comme Boileau, que le *lecteur français veut être respecté*. Mais s'il parvient à surmonter cette première impression, s'il ne craint pas de jeter les yeux sur la première page de ce poème, nous affirmons qu'il poursuivra sa lecture jusqu'à la dernière, non seulement sans rougeur ni scrupule, mais avec un étonnement satisfait, avec une conviction confirmée par chaque vers, qu'il tient entre les mains une œuvre de poésie et de morale. C'était là le nœud de la difficulté ; il fallait parler de la *syphilis*, et en parler chastement ; M. Barthélemy est arrivé à cette solution à tel point, que le père de famille le plus austère peut livrer cet ouvrage à son fils sans alarmer sa conscience, et l'encourager même à méditer sur les tableaux qu'il présente, tableaux hideux autant que salutaires.

Sans accuser l'auteur d'avoir abordé trop précipitamment un des deux systèmes aujourd'hui opposés dans la thérapeutique de cette affection, et d'avoir tranché la question d'une manière plus absolue qu'il n'appartient à un homme de lettres, nous nous contenterons, pour donner une idée de sa manière, de citer au hasard quelques passages, etc.

Soit que le mal impur dès le berceau des âges
etc., etc.

Ce morceau est extrait du premier chant, intitulé *le Mal*. Le second qu'il appelle *le Remède*, est encore plus habile de facture et plus éclatant de poésie. Si M. Barthélemy, dans certaine épître sur *les médecins du jour*, que nous nous rappelons fort bien, s'était plu à appliquer le caustique de son vers sur les honorables membres de la faculté, il se réhabilite à leurs yeux dans sa nouvelle œuvre, par l'hommage qu'il leur décerne. (*Gazette des Hôpitaux* du 11 juillet 1840.)

Un livre remarquable vient de paraître. C'est une bonne fortune pour le public et une véritable friandise pour un pauvre journaliste saturé d'indigestes et nauséabonds écrits. Il semblait que le pouvoir de la poésie dût se briser devant un sujet dont le seul nom inspire l'épouvante. M. *Barthélemy* a vaincu d'immenses difficultés avec un bonheur inoui! Le génie du poète a su trouver un voile dont le magique transparent laissât voir d'effroyables objets sans blesser les yeux ni révolter l'esprit.

Les vers de *Syphilis* auront ce rare privilège des adages qui restent fidèles aux plus ingrates mémoires. Les jeunes gens conserveront malgré eux le souvenir de maux affreux dont une magnifique poésie leur aura révélé le terrible mystère. L'impression sera d'autant plus profonde, que la splendeur du langage défie la raillerie, qui avilit jusqu'aux plus sages préceptes, lorsqu'ils sont bassement ou aridement exprimés. Nous regardons l'ouvrage de M. Barthélemy comme une conquête de la poésie dans le domaine des sciences exactes.

Le poème de *Syphilis* est fort court. Il est divisé en deux chants. *Le Mal*, *le Remède*, tels sont leurs titres. Plus d'un praticien lettré (car il y en a) ne verra là que deux magnifiques chapitres, dans lesquels le talent du poète a dompté jusqu'aux plus rebelles expressions techniques. En lisant ces vers si beaux, si ingénieux à parer la science sans rien ôter à sa sévérité, on voudrait que toute la médecine fût écrite ainsi. Elle aurait alors un irrésistible attrait. A l'aide d'une si belle mnémonique, on apprendrait avec une merveilleuse rapidité ce que tant de savantes leçons traînent si lentement jusqu'à l'intelligence des infortunés auditeurs !...

M. Barthélemy a puisé son sujet dans le poème de Fracastor. Cet auteur écrivait au seizième siècle, en employant cette langue latine qui était depuis longtemps celle des sciences et des arts. Les vers de Fracastor offrent de grandes beautés. M. Barthélemy est devenu soudain l'émule du poète latin, mais certainement pour le surpasser.

Or, Fracastor était médecin. On conçoit que, le poète écrivant sous la dictée du médecin, il y avait là un avantage immense, refusé à M. Barthélemy. Un homme d'esprit, tel que ce dernier, devait avoir recours à ses inspirations pour sortir d'embarras. Son génie ne l'a pas trahi au moment des plus redoutables obstacles.

M. Barthélemy s'est adressé au docteur *Giraudeau de St-Gervais*. Celui-ci a parlé en prose scientifique, et le poète a traduit en vers admirables ! Maintenant à chacun selon la gloire qui lui appartient, nous allons offrir un juste tribut d'admiration et d'éloges.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire qu'en citant un des plus beaux fragments

du poème de *Syphilis*. M. Barthélemy décrit ainsi la visite faite dans un hôpital. Il prépare le lecteur au spectacle hideux de tant de misères, en rappelant cette opinion de quelques médecins qui regardent la syphilis comme dégénérant avec la succession des temps. Cependant, afin de ne pas inspirer ainsi une fatale sécurité, le poète s'écrie :

Pourtant ne croyez pas que l'impure furie
Soit rentrée aux enfers, sa première patrie,
etc., etc.

Ce morceau offre des beautés du premier ordre, et on peut louer sans restriction un écrivain qui relève la vieille gloire des *classiques* avec tant d'éclat et de bonheur.

Nous avons dit que le second chant a pour titre, le *Remède*. Ici, M. Barthélemy embrasse exclusivement le système sur lequel repose le traitement de la *Syphilis* sans *mecurre*. On ne peut nier que M. Barthélemy n'ait été ici l'interprète du docteur Giraudeau de St-Gervais. Nous dirons, à ce sujet, que ce médecin s'est dignement associé à la gloire du poète, par les notes dont il a enrichi son ouvrage. Il résulte, de cette alliance de deux talents distingués, un livre très original où l'intérêt se trouve partout au plus haut degré.

Comme annotateur, M. Giraudeau a fait preuve d'érudition étendue et d'un goût exercé dans le choix des citations. (*Gazette de Santé, Hygie* du 5 juillet).

Quand *Gargantua* parut, il souleva de violentes censures contre Rabelais; et franchement, il faut bien l'avouer, les obscénités et les profanations qui fourmillent dans cette œuvre, pouvaient jusqu'à un certain point justifier le zèle de ses accusateurs. Cependant le roi François Ier, voulant juger en parfaite connaissance de cause, se fit lire *Gargantua* d'un bout à l'autre par son lecteur ordinaire l'évêque de Tulles. Le résultat de cet examen fut l'approbation pleine et entière du livre de Rabelais, qui, plus tard, eut l'honneur d'être imprimé avec privilège du roi Henri II, et de voir le nom d'un prince de l'Eglise, le cardinal de Chatillon, figurer comme très illustre patron en tête d'un de ses chapitres pantagruéliques.

Les temps sont bien changés depuis; si *Gargantua* avait attendu pour se produire au jour l'an de grâce 1840, il n'eût vécu probablement que le temps de passer du sein de la presse, sa mère, au banc d'un tribunal correctionnel.

Que si, à propos de M. Barthélemy j'ai parlé de *Gargantua*, ce n'est pas que son nouveau poème ait rien de commun avec la prose de Rabelais, qu'il brave en quelque endroit l'honnêteté, que la licence des mots et des choses fasse rougir le lecteur. Non, certes, et je le déclare hautement, bien que les héros de ce poème soient précisément ces malheureux pestiferés auxquels Rabelais dédiait *ses folâtreries et menteries joyeuses*, ceux que le docte médecin appelait *ses bons disciples*, et qu'il consolait du moins par ses farces bouffonnes et ses ingénieuses fictions, lorsque son art était impuissant à les guérir; malgré ce seul et fugitif point de contact avec Rabelais, dis-je, M. Barthélemy a su donner à son œuvre un caractère sérieux et des allures magistrales, qui suffisent pour faire absoudre le choix du sujet et calmer, non pas seulement les scrupules, mais l'effroi, peut-être, du lecteur qui jugerait l'œuvre d'après son titre.

Ce poème est purement didactique. Dans le premier chant il décrit les effets terribles de cette lèpre des temps modernes; dans le second chant il discute le remède.

D'où le fléau nous est-il venu? Quelle est sa patrie? L'histoire l'ignore tout autant que celle d'Homère; il est vrai que les villes grecques se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le chantre de l'Iliade, tandis que toutes les nations

du monde renient avec indignation la monstrueuse progéniture dont elles se renvoient la honte l'une à l'autre.

Le poète constate l'influence du poison universellement répandu, et le regarde comme la cause de la dégénération croissante de l'espèce humaine. Vous croiriez lire un chant de l'*Enfer* et passer en revue des supplices oubliés par le Dante! Quelle description! quelles images! que de poésie épanchée sur ces scènes hideusement vraies!

Après le mal vient le remède. Rien qu'au frontispice du livre représentant le dieu Mercure renversé, vous pouvez voir l'anathème que le poète fulminera contre le système thérapeutique trop longtemps en vogue. Le poète s'attache aux pas de l'adversaire qu'il s'est créé et le poursuit sans relâche. Il faut lire dans le texte ces reproches éloquents dans leur simplicité dogmatique, les aphorismes qui s'allongent en magnifiques alexandrins; le prophète ne se lasse pas; il ne s'arrête qu'alors qu'il a épuisé la dernière formule de la menace contre le métal fluide, ce remède qui tue. Quoi de plus effrayant que la conclusion du poème! Avec quelles sombres couleurs il vous représente ces martyrs de l'esprit de système et d'une erreur funeste.

Ainsi finit le poème; mais tournez le feuillet, et vous découvrirez dans les notes un fragment poétique qui suffirait pour fonder une réputation littéraire, tant il renferme de vers admirables. Ce fragment est une traduction de Fracastor, médecin poète qui florissait vers la fin du xve siècle.

Fracastor a écrit sur le même sujet des vers latins dignes du poète des Géorgiques. Il appartenait au traducteur de l'Enéide d'interpréter ces beaux vers, en se maintenant au niveau du texte original. Traduire ainsi c'est créer.

Pour ajouter à l'intérêt du livre, M. Barthélemy s'est adjoint un collaborateur qui a rédigé les notes avec un talent d'écrivain et une finesse d'aperçue remarquables. Nulle autorité n'est d'ailleurs plus compétente dans cette spécialité que celle du docteur Giraudeau de St-Gervais. Le lecteur puisera dans ces notes des renseignements curieux sur l'histoire du fléau décrit en sa magnifique poésie.

H. C. (Feuilleton du *Sud, Journal de la Méditerranée*, 8 juillet 1840.)

Le nouvel ouvrage de M. Barthélemy est un poème didactique dont la médecine a fait les frais; c'est à ce dernier titre qu'il obtient une place dans les colonnes de notre feuilleton; *Syphilis* est faite pour conduire à tous les genres de publicité, celle du feuilleton n'est pas la moins appetissante. L'auteur de la *Némésis* et de *Napoléon en Egypte*, a pu trouver piquant d'occuper les plumes de la critique médicale. Grand merci au poète de nous avoir ménagé, entre deux malades, la douce réminiscence des années littéraires, période d'animation et d'abondance intellectuelle qui prolonge le collège et meurt définitivement le lendemain du doctorat. Des vers, bon Dieu, mais c'est à nous croire rajeunis de quinze ans; des vers qui sont encore de la médecine, qui ne nous distraient point de notre direction obligée; que dis-je! des vers qui nous enseignent une nouvelle méthode de traitement des affections vénériennes, comprenez-vous la bonne fortune? Il est vrai que Jérôme Fracastor, qui vivait dans le beau temps de la syphilis, l'avait déjà saluée de sa nerveuse et pittoresque latinité; la maladie gauloise, comme il l'appelle, est la muse squalide et honteuse dont s'est inspiré au 16e siècle, un poète, que Virgile n'eût point désavoué; mais les médecins d'aujourd'hui n'ont pas le loisir de lire du latin, ils se vantent même de l'avoir oublié; en leur offrant ses vers en échange de ceux de Fracastor, M. Barthélemy a montré qu'il comprend son époque. Comment n'être point charmé de trouver la science alignée en prosodiques tirades; cette science que vous connaissez si aride, si difficile, si rebutante, il faut voir comme elle

se vivifie au souffle du poète, comme elle s'entr'ouvre dans ses mystères et s'illumine profondément! Les auteurs détaillent avec une nauséeuse prolixité tous les signes dont l'ensemble fournit la notion des états morbides, le besoin d'embellir et d'orner la séméiotique se faisait sentir à plus d'un lecteur; il convenait que la touche noire et sévère des auteurs fût remplacée par une peinture fortement accusée; les exanthèmes syphilitiques, les ulcères, les bubons, la carie et le ramollissement du système osseux, la salivation mercurielle et vingt autres traits du masque vénérien, sollicitaient une description fidèle et la richesse d'une palette poétique; à ce prix seul, la science pouvait avancer d'un pas encore et les amours impures disparaître d'ici bas; c'est donc avec reconnaissance que nous signalons ces vers:

L'ingénieux fléau dans son fécond caprice
Assigne à chaque membre un différent supplice.

(*Gazette médicale de Paris*, du 25 juillet).

L'auteur de *la Némésis*, M. Barthelemy, vient de faire paraître, sous le titre de *Syphilis*, un petit poème en deux chants, accompagné de notes explicatives de M. le docteur Giraudeau de St. Gervais. Avant d'examiner le mérite littéraire et scientifique de cet opuscule, félicitons l'auteur du courage qu'il a eu de traiter poétiquement un sujet qui, malgré l'apparente tolérance de l'époque où nous vivons, épouvante encore les vertus trop farouches, celles là même qui pourraient dire *non ignara mali;* rendons lui grace surtout pour les efforts qu'il a faits dans le but de jeter parmi le public quelques notions sur une maladie aussi commune que la Syphilis, et trop souvent funeste dans ses conséquences par l'impéritie ou le charlatanisme des médecins, à qui le traitement en est confié. Remercions-le d'avoir contribué par quelque centaine de vers admirables, et que tout le monde voudra lire, par la peinture effrayante des maux que peut entraîner l'abus des plaisirs de l'amour, à inspirer à une jeunesse irréfléchie, l'horreur du vice vers lequel un penchant presque irrésistible nous entraîne. Le poème de M. Barthelemy exercera peut être plus d'influence sur la marche de la syphilis dans notre siècle, que ne l'auraient fait de longtemps les ouvrages scientifiques, dans lesquels la question se débat encore aujourd'hui.

Dans son ardeur à poursuivre le but moral, le poète ne l'a t-il pas dépassé? En groupant en un petit nombre de vers, dont la pureté et l'élégance méritent nos éloges, tout ce qu'une syphilis invétérée peut offrir de phénomènes alarmants, n'a-t-il pas craint de jeter le désespoir dans les esprits timides, et de produire cette *syphiliphobie* dont nous avons déjà eu occasion de parler ailleurs. Nous aurions souhaité que comme Fracastor, le poète eût montré l'espérance aux malheureux et qu'il eût fait voir le monstre enchaîné pour toujours par un art bienfaisant. Cette dernière partie du tableau esquissé par M. Barthelemy, toutefois, est un véritable chef d'œuvre. Il n'est guère possible de réussir plus complètement dans une tâche aussi difficile, de mieux traiter un sujet délicat, et pour ainsi dire inabordable, et de réunir dans un espace aussi restreint autant d'énergie, de vérité et d'élégance à la fois. Ils liront surtout avec un vif intérêt un fragment de traduction en vers du poème de Fracastor, poème peu connu de ceux mêmes qui le citent, et qui contient des beautés du premier ordre. Dans cette lutte, le vers français n'est pas resté au dessous du vers latin, et l'on reconnaît l'homme qui n'a pas craint de se prendre corps à corps avec Virgile.

Quant aux notes de M. Giraudeau, elles montrent la connaissance approfondie du sujet, qu'a dû donner à l'auteur une pratique longue et étendue. Antagoniste déclaré du mercure, M. Giraudeau manque peut-être de justice envers ce métal qui, il faut en convenir, a causé bien des maux. Mais ce n'est point ici le

lieu d'entamer sur ce sujet une discussion, d'autant mieux que sur les autres points de doctrine, nous sommes presque constamment d'accord avec lui.

Terminons, en faisant des vœux pour que la connaissance de la maladie syphilitique, se vulgarisant de jour en jour, ses ravages soient de plus en plus limimites. Du moment où l'on aura ôté à cette maladie le nom de honteuse et de secrète, elle rentrera dans les lois générales de la pathologie et de la thérapeutique, au grand profit de l'humanité, ainsi que nous le répètons depuis douze ans, après des travaux entrepris avec conscience et sans idées préconçues.

RATIER, D. M. P.

(Auteur des articles *Syphilis*, du *Nouveau Dictionnaire de médecine*.)

M. Barthelemy joint au talent du poète une grande étendue de connaissances: qu'il soit inspiré par la nature, les arts ou les sciences, il réunit toujours au charme de la poésie la vérité du tableau et la précision du langage. Déjà, le choléra lui avait offert le sujet d'une excursion sur le domaine de la littérature; aujourd'hui, c'est une maladie beaucoup plus difficile à décrire, à cause de la multitude et de la variété de ses formes, qui est la matière de son nouveau poème.

Le poème de M. Barthelemy consacre l'union de la poésie et de la médecine; à l'élégance et à la richesse de la versification se joint l'exactitude des faits tels qu'ils ont été observés par les praticiens les plus éclairés. L'auteur examine et discute les théories dissidentes avec une grande logique, et il décrit surtout les symptômes de la syphilie avec la précision la plus propre à porter dans l'imagination la terreur que doit inspirer une telle maladie, de manière que la lecture seule de son poème en sera souvent le préservatif. Le poème de la syphilis est divisé en deux chants sous ces titres : *le mal*, *le remède*. Le premier chant présente le tableau le plus vrai sous lequel on puisse reproduire les principaux accidents de la maladie vénérienne.

Le second chant qui a pour titre le remède; les avantages du traitement sans mercure sont exposés d'une manière fort rationnelle, et le moyen d'en établir la démonstration ne pouvait être mieux présenté que ne l'a fait l'auteur en décrivant avec toute sa vigueur poétique les nombreux accidents que peut occasionner le traitement mercuriel.

M. Barthelemy exclut le mercure du traitement des maladies vénériennes d'une manière absolue et il n'attend que du règne végétal les moyens les plus efficaces et les plus doux de guérir cette maladie. M. Barthelemy semble, à ce sujet, s'être fait l'interprète de la doctrine de M. Giraudeau de Saint-Gervais qui est, comme on le sait, un des adversaires les plus prononcés du traitement mercuriel, et qui a joint lui-même des notes explicatives du poème de la syphilis.

Comme annotateur, M. Giraudeau montre une grande érudition, mais ses notes auraient pu être exposées dans un meilleur ordre. La logique dont il fait preuve dans son excellent *traité de la syphilis*, doit rendre la critique exigeante à l'égard de ses écrits ultérieurs. Ces réflexions n'affaiblissent en aucune manière l'esprit et l'apropos de ses notes. De sorte que le poème de la *Syphilis* ne sera pas lu avec moins d'intérêt pour l'œuvre du poète que pour les notes qui l'accompagnent. (Extrait de la *Presse*).

Un livre de M. Barthélemy sera toujours une bonne fortune, quel que soit le sujet qu'il choisisse pour écrire; mais si, par un caprice de poète, ce sujet est semé de difficultés et si, pour les vaincre, il lui faut recourir à toute cette puissance de versification qui a fait de l'auteur de *Némésis*, un auteur inimitable, ce livre ne sera plus seulement une bonne fortune pour le lecteur, mais encore un sujet d'étude et d'admiration.

Syphilis ! tel est le titre, *au moins original*, de la nouvelle production de M. Barthélemy : pour écrire sur un pareil sujet et pour éviter l'écueil qu'il présente à l'écrivain, il n'a fallu rien moins que toutes les ressources de son esprit et de son imagination pour aborder une matière si scabreuse. On s'explique difficilement en effet comment notre langue, aujourd'hui si chaste, aura des expressions *honnêtes* qui diront la source, l'existence, les ravages de ce hideux fléau ! comment le poète nommera, définira cette lèpre des temps modernes.

Cependant, ouvrez le livre sans crainte, toutes les difficultés ont été vaincues avec un bonheur inoui, aucun mot ne blessera vos oreilles, et, si les images sont hideuses et repoussantes de vérité, n'ayez pas frayeur, le poète s'est servi de couleurs qui, sans les déguiser, les rendent supportables à l'œil le plus pudique ! Que le titre placé au frontispice n'arrête plus votre curiosité ; parcourez le livre, vous ne trouverez que de beaux, que d'admirables vers décrivant et suivant les progrès de la maladie jusqu'à son apogée ; la médecine luttant contre l'intensité du mal et sortant victorieuse de la lutte, et si vous avez frémi devant toutes ces dégoûtantes souillures, suivez le poète et vous vous sentirez soulagé à mesure qu'il vous montrera le mal perdant de sa gravité, à mesure qu'il vous le montrera toujours décroissant et en proportion des progrès de la science, et votre esprit, un instant fatigué, se reposera frappé de la puissance et de la magie de cette belle versification !

Tout en faisant de si magnifiques vers, M. Barthélemy a compris que son œuvre ne serait complète qu'autant que des notes scientifiques viendraient expliquer et compléter sa pensée, et tout savant que soit M. Barthélemy, il a parfaitement senti qu'il fallait recourir à un homme plus compétent que lui en pareille matière : il ne suffit pas, en effet, de connaître et d'employer le mot technique, il faut laisser à l'étude, à la pratique le soin de l'application. M. Barthélemy a donc cherché, non pas un collaborateur, mais un continuateur de l'œuvre si bien commencée par lui, et il s'est adressé à l'homme le mieux à même aujourd'hui d'achever son beau travail, à M. Giraudeau de Saint-Gervais. Ce choix prouve que M. Barthélemy avait parfaitement compris son sujet.

M. Giraudeau a accepté la tâche, il a uni son savoir, il a associé ses études aux talents de M. Barthélemy ; aussi les notes sont-elles pleines de cette finesse d'observation qui caractérise particulièrement la manière d'écrire de M. Giraudeau de Saint-Gervais qui, dans cette circonstance, a donné une nouvelle preuve de son étude approfondie et de sa connaissance parfaite de la syphilis. Tout ce travail est plein d'un intérêt scientifique qui attache et séduit ; et vraiment, la lecture achevée, on regrette que ces observations ne soient pas plus étendues.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce travail du docteur de St-Gervais, est de dire qu'il est en tous points à la hauteur des vers qui lui ont servi de texte.

L'*Audience*, journal général des Tribunaux. 20 août 1840.

Que vient faire dans le monde poétique l'œuvre nouvelle de M. Barthélemy ? Quel est le sens de cette nouvelle note jetée au milieu du concert immense et continu de la pensée humaine ? Et comment un souffle embaumé est-il sorti de l'antre impur de la syphilis ?

Le domaine de la poésie n'a de bornes que le néant ou l'infini, et encore peut-elle, là où s'éteint la lumière de la raison, s'élever par l'attraction instinctive et mystérieuse du sentiment jusqu'à des hauteurs inconnues à la science proprement dite. Ainsi, tout ce que l'homme voit durer, ou vivre, ou végéter autour de lui ; toutes les scènes qui se jouent sur le théâtre de sa conscience, gaies ou tristes, ridicules ou sublimes ; et toutes celles qu'il joue lui-même avec lui-même, c'est à dire avec sa volonté et ses passions, sur le théâtre du monde ; en un

mot, la nature intérieure et la nature extérieure, au repos ou en action, avec le principe commun qui les fait naître et les dirige, la poésie peut tout exprimer : chaussée du cothurne ou du brodequin, couronnée de lauriers ou de lierre, ou de myrtes, ou de roses, armée d'un fouet, de grelots ou d'une houlette, la poésie peut tout animer, tout colorer de ses images, tout chanter dans sa langue éclatante.

La médecine peut offrir de belles parties à la poésie; et, par exemple, il y a peu de sujets qui prêtent plus à la grandeur des images, à l'émotion du sentiment et à l'élévation des pensées que le tableau d'un de ces grands fléaux qui viennent par intervalles souffler un vent de mort sur les populations : la peste, le choléra, la syphilis. Il y a là évidemment des matériaux pour le poète tout aussi bien que pour le peintre. Mais le poète qui dresserait le froid inventaire des symptômes, descendrait dans l'amphithéâtre pour y compter les altérations cadavériques, poserait des bases de diagnostic et de traitement, et ferait enfin, non un tableau, mais une histoire, ce poète serait aussi insensé que le peintre de Jaffa, si, au lieu de nous montrer, dans sa magnifique horreur, un monceau de cadavres vivants, aux chairs violacées, aux paupières sanglantes, au regard éteint, se cherchant dans la nuit de cet épouvantable charnier, il eût étalé sur sa toile et rangé par ordre des intestins noirâtres, des rates tuméfiées, des glandes en suppuration, avec indication en marge des symptômes correspondants et de la thérapeutique appropriés.

Dans le premier chant, intitulé LE MAL, l'auteur, laissant de côté toutes les questions relatives à l'origine de la syphilis, tranche à l'instant celle qui est relative à la dégénération de la race humaine, et donne la raison du fait.

Le reste de ce premier chant est consacré à une peinture des désordres que ce monstre, tout dégénéré qu'il est, produit encore de nos jours. Nous assistons, en pleine rue Saint-Jacques, à un tableau d'hôpital où le coloris des images, la vigueur saisissante des expressions ajoute encore, s'il est possible, au hideux de la réalité.

Telle est ce poème qu'on ne peut analyser qu'au moyen de citations textuelles, parce que tout son mérite est dans le style. Sous ce rapport, il est digne de l'auteur de la *Némésis*, et rappelle toutes les qualités qu'on lui connaissait déjà. M. Barthélemy a une tendance poétique assez remarquable en ce temps-ci pour la signaler. Loin de se plaire dans les régions indécises du sentiment, comme la presque totalité des auteurs modernes, son esprit ardent et positif se porte, au contraire, plus volontiers vers les choses et les idées du monde extérieur. Cette tendance ne s'est pas démentie depuis le *Napoléon en Égypte* jusqu'à ses dernières productions. Or, comme il arrive toujours, son style participe du même caractère, et il se fait remarquer par quelque chose de net et d'accentué dans l'expression, d'éclatant dans les images, de vigoureux dans la conception. Je ne pourrais, dans ce court feuilleton, montrer l'application de ces idées au poème de la syphilis; mais elles s'appliquent principalement aux tableaux par lesquels se terminent les deux chants. Le dernier surtout est un morceau des plus remarquables.

Quant aux notes qui terminent l'ouvrage, et qui toutes confirment les opinions émises par M. Barthélemy, elles n'offrent pas une étendue suffisante pour fournir matière à discussion. Disons seulement qu'elles sont élégamment écrites, semées d'une bonne érudition, et font reconnaître l'auteur d'*Italie, Grèce et Turquie*.

Dr AMÉDÉE DECHAMBRE.

(L'*Esculape*, journal médico-chirurgical du 20 août 1840.

ITALIE,
GRÈCE, TURQUIE,

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ORIENT,

Par M. Giraudeau de Saint-Gervais,

DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS,

Membre de l'association de statistique, de géographie, de la Société linnéenne de Bordeaux, de la Société des sciences physiques de France, etc.

A bord du Francesco Ier, armé en guerre pour cette expédition scientifique.

UN VOL. GRAND IN-8°. — PRIX : 6 FR.; PAR LA POSTE, 8 FR.

Le ministre de l'Instruction publique, suivant sa lettre du 11 décembre 1838, a fait parvenir à toutes les bibliothèques du royaume un exemplaire de ce Voyage en Orient.

Principaux chapitres : Coup d'œil sur la Suisse, les Alpes et l'Italie. — Ruines, Brigands, Courtisanes, Monuments. — Le Pape, Fêtes de Pâques. — Un Orage en mer, Adieux à Naples. — Bal du roi à Messine, l'Etna. — Palerme, Maison de Fous, Conservation des morts. — La duchesse de Berri à notre bord avec Luchesi Palli et le comte de Ménars. — Corfou, Constitution républicaine, lord Nugent. — Patras, Danses grecques, Tombeaux antiques. — Nouvelles fouilles d'Olympie. — Le roi Othon, Palicares grecs. — Lycée d'Égine, Temple de Laïs à Corinthe. — Miaulis, Soldats de Fabvier. — Napoli, Fêtes en l'honneur du prince de Bavière. — Athènes, Syra, Zante. — Femmes de Smyrne, Bal du Casino. — Mariage juif. — Les Dardanelles. — Mer de Marmara. — Séjour à Constantinople. — Le Sérail, Mahmoud. — Namich-Pacha. — Cimetières, Mariages, Bains, Supplices. — Le comte Orloff, l'amiral Roussin et le Camp russe.

Chez ARTHUS-BERTRAND, libraire-éditeur, rue Hautefeuille, 23.

HYGIÈNE DES DENTS
ET DES GENCIVES,

Ou Conseils pour guérir soi-même sans opérations toutes les maladies de la bouche, par M. J.-C. DALIBON, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés scientifiques. — Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. *franco* par la poste.

Table des matières qui y sont contenues : Importance de l'organe de la bouche. — Influence physique et morale des dents. — Affections des gencives. — Des soins de la bouche. — Dentition et sensibilité. — Maladies des dents. — Atrophie. — Altération de l'émail. — Décoloration des dents. — De la carie. — Odontalgie ou mal de dents. — Odontalgie nerveuse. — Rage de dents. — Mal des dents dans le premier âge. — Maladies des gencives. — Traitement. — Supériorité de l'eau balsamique du docteur Jackson. — Rapport médical sur cette découverte. — Propriétés hygiéniques et médicales de la méthode Jackson pour guérir la carie et les maux de dents à l'instant même. — Cure-dents; leurs dangers. — Règles hygiéniques pour conserver ses dents. — Copie de l'ordonnance du roi, insérée au Bulletin des lois.

CHEZ G. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13.

TRAITÉ COMPLET
DES
MALADIES SYPHILITIQUES
DES DARTRES ET DES ACCIDENTS MERCURIELS

ou Etude comparée de toutes les Méthodes qui ont été mises en usage pour guérir ces affections;

Suivi de réflexions pratiques

SUR LES DANGERS DU MERCURE ET SUR L'INSUFFISANCE DES ANTIPHLOGISTIQUES.

1 vol. de 800 pag., avec le portrait de l'Auteur, par VIGNERON; 25 grav. coloriées.

2e Edition. — Prix : 6 fr. — Par la poste, *franco*, 8 fr.

PAR GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS,

Docteur-Médecin de la Faculté de Paris, ex-interne des hôpitaux, ancien membre de l'Ecole pratique, membre de la Société de géographie, de la Société de statistique universelle, de la Société pour l'instruction élémentaire, correspondant de la Société linnéenne de Bordeaux, membre de la Société des sciences physiques et chimiques de France, etc.

Rue Richer, 6, à Paris.

Chapitres principaux : Origine de la Syphilis, son principe.—De la Génération chez l'homme et les animaux.--Maladies héréditaires—De l'Onanisme.—Divers modes de contagion. — Maladies primitives, Ecoulement, Flueurs blanches. Moyen de les guérir radicalement.—Ulcères des membranes muqueuses chez l'homme et chez la femme, Végétations, Excroissances.—Affections constitutionnelles ou invétérées.—Dartres, Surdité, Ophthalmie, Boutons, Ephelides. —Chute des cheveux et des dents, Goutte, Rhumatismes, Douleurs nocturnes. —Exostoses, Carie, Névralgie, Nécrose, Hydrocèle, Hydropisie, Mélancolie, Apoplexie. — Du Traitement mercuriel interne et externe, Frictions, Fumigations. — Salivation, Liqueur de Van-Swieten, etc. — Accidents causés par le mercure, tels que la Folie, l'Epilepsie, l'Hypochondrie, la Phthisie, le Marasme. — Dangers des préparations d'or et d'iode. — Du traitement par les végétaux, règles pour leur administration. — Du Copahu et du Poivre cubèbe. — Examen des moyens préservatifs. — De la Prostitution ancienne et moderne et de son état actuel dans Paris. — Recueil de cent cinquante Formules de remèdes antisyphilitiques les plus usités dans tous les pays.

Plusieurs journaux de médecine ayant rendu compte de l'ouvrage du docteur Giraudeau de Saint-Gervais, nous nous bornerons à citer les réflexions suivantes que nous leur empruntons.

Extrait de l'Esculape, *journal médico-chirurgical*, *du* 11 *août* 1839.

Voici en quels termes un de ses plus spirituels rédacteurs a rendu compte d'un ouvrage récemment publié par M. Giraudeau de Saint-Gervais : « Cet auteur, dit M. Carron, a voulu faire une fin, et pour cela il a fait un ouvrage; il a voulu une auréole scientifique et s'est écrié : *Anch'io son Pittore*. Le *Traité des*

maladies syphilitiques, ou Etudes comparées des principales méthodes de traiter les maladies vénériennes, contient un grand nombre de recherches intéressantes sur l'origine de la syphilis, que l'auteur prouve n'être pas d'une origine aussi moderne que l'on est généralement disposé à le croire.

» M. Giraudeau de Saint-Gervais étudie ensuite les différentes manières dont se transmet la syphilis. Sans contredit, la voie des organes génitaux est la plus fréquente, mais l'on voit malheureusement trop souvent qu'elle se contracte par l'allaitement; l'on a vu des familles entières infectées de syphilis par l'arrivée d'un seul nourrisson. Un procès encore pendant au tribunal de Versailles met de nouveau cette triste vérité en relief. Abordant ensuite l'étiologie des symptômes primitifs et secondaires de l'infection, l'auteur les décrit avec une grande exactitude et surtout une grande lucidité. Cette partie du livre est remarquablement faite, et partout on rencontre le praticien observateur. S'il en était autrement, il aurait fallu que l'auteur eût une organisation bien vicieuse pour ne pas mettre à profit la grande quantité de faits qui ont passé sous ses yeux. Aussi, cette partie du livre a-t-elle frappé ceux qui ont été chargés avant moi de l'analyser; déjà le spirituel rédacteur de la *Gazette des Médecins praticiens* avait écrit à l'auteur les paroles suivantes : « Quiconque lira ce chapitre » vous trouvera bien coupable, Monsieur, d'avoir cherché en dehors de la » science une réputation qu'il vous était si facile d'obtenir par elle. Le procès » que vous faites au mercure est dans toutes ses formes; rien n'y manque : » raisonnement, expérience, observation, etc. » En lisant le livre de M. Giraudeau, l'on s'aperçoit aussi qu'il est plutôt fait pour les gens du monde que pour les médecins : les articles *Génération*, *Fécondation*, *Onanisme*, *Prostitution*, sont autant de hors-d'œuvre appétissants, destinés à faire passer le cortège peu agréable de tous les maux qui résultent de la mise en œuvre des articles susmentionnés. Ce livre rendra plus d'un service au public, car il sera facilement compris, « grace à la pureté du style, la précision du langage, l'aménité des » formes et la parfaite convenance des discussions. » En somme, cet ouvrage restera dans la science; c'est une nouvelle pierre ajoutée au grand édifice thérapeutique des affections syphilitiques. Puisse M. Giraudeau se contenter de cet honneur et se renfermer dans cette seule voie de célébrité !

« Carron du Villards, *professeur d'ophthalmologie*. »

Gazette des Hôpitaux du 13 octobre 1838.

M. Giraudeau a vu sans contredit un très grand nombre de malades ; il a pu étudier la syphilis sous toutes ses formes; en suivre les métamorphoses, apprécier les résultats des divers traitements, tenir notes des récidives. Les opinions de l'auteur sont bien tranchées. Partisan, sinon exclusif, du moins très ardent, du traitement par les sudorifiques et les laxatifs, qu'il appelle méthode dépurative, il admet l'emploi fréquent de la diète, des délayants et des émissions sanguines, et rejette absolument l'usage du mercure. Il croit du reste à la contagion héréditaire, médiate ou immédiate de la syphilis, à l'existence du virus.

Passant ensuite à l'examen de la thérapeutique, l'auteur s'attache à faire ressortir les inconvénients de l'emploi du mercure, et, parmi tous les moyens mis en usage, donne, comme de raison, la préférence au traitement végétal dont il trace avec minutie les règles.

Après quelques propositions aphoristiques, qu'il nomme *Conclusions thérapeutiques*, et qui, il faut en convenir, ont un cachet pratique bien marqué, l'auteur a eu l'heureuse idée de joindre à son livre une Notice historique sur la prostitution et sur son état actuel à Paris.

En résumé, nous regardons ce Traité comme un ouvrage qui peut être con-

sulté avec fruit par les praticiens; ils y trouveront des recherches nombreuses, un assez grand nombre d'observations curieuses et une couleur pratique évidente.

Nous ne pouvons qu'engager M. Giraudeau à persister dans la route nouvelle où il s'engage : c'est un moyen de se réconcilier avec les hommes de l'art, et de jeter un voile sur le passé.

Extrait de la *Gazette de santé*, *Hygie*, du 25 octobre 1838.

Le travail du docteur Giraudeau se distingue par le laconisme et la précision du langage, et principalement par les égards qu'il observe envers les auteurs dont il discute les opinions.

L'opinion de l'auteur sur le principe et la nature de la syphilis se fonde sur l'analyse et la discussion de propositions diverses émises par les praticiens. Partisan de la contagion, il admet l'existence des *virus*, et soutient, par des arguments solides, les vues qu'il émet à ce sujet. M. Giraudeau réfute la définition du virus syphilitique admise par MM. Delpech, Marc et Nacquart. Il attribue la génération des virus en général à certaines combinaisons chimiques qui ne lui paraissent pas incompatibles avec les phénomènes de la vie.

L'ouvrage que j'examine contient un chapitre sur la génération, qui, je l'avoue, ne m'y semble placé que comme un attrait offert à la curiosité des lecteurs qui sont étrangers à la médecine; il en est de même vraisemblablement d'une Notice historique sur la prostitution, qui le termine; toutefois ces deux parties, traitées par M. Giraudeau d'une manière sérieuse, approfondie et dans un but d'utilité, renferment des considérations qui méritent d'être examinées. Les préceptes d'hygiène qui en sont déduits et qui sont l'objet des chapitres sur la génération et l'onanisme, ont un degré d'utilité particulier. L'auteur s'est attaché à traiter des flueurs blanches avec une certaine étendue, et les aperçus qu'il présente sur ces maladies sont généralement dignes d'attention. « Il est d'autant plus nécessaire, dit-il, de traiter des flueurs blanches dans les livres consacrés à l'étude des maladies syphilitiques, qu'il est souvent très difficile de distinguer chez les femmes lorsque l'écoulement est dû à la contagion ou à une cause étrangère. Si, comme je l'ai dit ailleurs; la méprise aujourd'hui ne peut pas être très préjudiciable par suite du traitement presque identique qui convient dans les deux maladies et dont le mercure doit être à jamais exclu, il est néanmoins de la plus grande importance de pouvoir fixer son opinion sur ce point dans les cas où la moralité et le bonheur des familles peuvent en dépendre. » Ces réflexions sont assurément fort judicieuses.

Le Traité du docteur Giraudeau est terminé par un formulaire qui contient cent quarante-trois formules, qui sont telles qui ont eu le plus de crédit, ou qui sont encore aujourd'hui recommandées par les meilleurs praticiens.

En résumé, c'est un ouvrage qui peut prendre place dans la bibliothèque des praticiens à côté des meilleurs auteurs qui ont écrit sur les maladies syphilitiques.

J.-L. Michu, *docteur-médecin.*

Extrait de la *Gazette des Médecins praticiens*, du 30 mars 1839.

Rapport analytique sous forme de lettre adressée au docteur Giraudeau de Saint-Gervais par le rédacteur en chef : « Monsieur, un mérite m'a d'abord frappé dans votre ouvrage : c'est la pureté du style, la précision du langage, l'aménité des formes, la parfaite convenance de vos discussions. Vous vous occupez d'abord du principe et de la nature de la syphilis; ce chapitre est fort bien fait; il annonce une grande étendue de connaissances, un jugement sain, des appréciations justes et une érudition de bon aloi. Quiconque lira ce chapitre vous trouvera bien coupable, Monsieur, d'avoir cherché en dehors de la science

une réputation qu'il vous était si facile d'obtenir par elle..... Après avoir parlé de la génération, quelques observations curieuses seront lues avec intérêt dans le chapitre consacré aux différentes manières dont la maladie peut se communiquer. L'étude des symptômes est faite avec soin et sous un point de vue essentiellement pratique. La partie la plus intéressante de votre ouvrage est sans contredit la partie thérapeutique : le procès que vous faites au mercure est dans toutes les formes ; rien n'y manque : raisonnement, expériences, observations, etc., etc. Somme toute, j'ai lu votre Traité avec plaisir et intérêt ; c'est un des ouvrages les plus complets et les plus pratiques que nous ayons sur la matière, et sa lecture doit être profitable. Je ne puis que vous engager, Monsieur, à marcher toujours dans une voie franchement scientifique. »

AMÉDÉE LATOUR, D. M. P.

HYGIÈNE POPULAIRE,

OU L'ART DE PROLONGER LA VIE ET LA SANTÉ.

CONSEILS AUX GENS DU MONDE,

Par LAVOLLEY, Docteur-Médecin de la Faculté de Paris.

Principaux chapitres : Rapport du physique et du moral. — Crainte de la mort. Règles pour vivre vieux. — Table de mortalité, pour connaître le temps que l'on doit vivre. — De la longévité. — De l'*Art de rajeunir*. — Prodiges opérés par la *transfusion* du sang. — Métempsycose alimentaire. — Conseils aux femmes pour remédier à la *stérilité*, guérir la *maigreur* et prévenir une vieillesse précoce. — *Régime* des enfants, des vieillards et des convalescents. — Guérison sans médecin des *gastrites*, *phthisies*, des *irritations* de poitrine et de bas-ventre. — Observations de guérisons des principaux médecins de Paris, tels que MM. CASTEL, membre de l'Académie royale de médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur ; TANCHOU, secrétaire de la Société de médecine pratique ; FAUVERGE, COLOMBE, PATRIX, DANIEL DE SAINT-ANTOINE, MOULIN, BENNATI, etc.

Chez BOHAIRE, libraire, boulevard des Italiens, 10, à Paris.

GUIDE DES CHASSEURS,

PAR LE COMTE DE LANGEL,

Ancien officier de la grande-vénerie de France ;

AVEC DES ADDITIONS DE M. DELBARRE, ETC.

Un volume in-8° avec gravures, dessins, etc. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, imprimé par Éverat, renferme 270,000 lettres et la matière de deux volumes ; il contient des recherches historiques sur la chasse, l'art d'élever et de dresser les chiens et les chevaux ; la chasse à courre et au chien d'arrêt ; recettes de l'école d'Alfort pour guérir toutes les maladies des chiens et des chevaux, et les prévenir ; notice sur le gibier à poil et à plumes ; description des fusils Robert et leur supériorité sur les fusils à piston ; hygiène du chasseur, l'art de guérir tous les accidents, tels que piqûres, morsures, plaies d'armes à feu ; Code des lois et règlements de la chasse ; l'art d'apprêter le gibier, etc., etc.

Chez madame HUZARD, libraire-éditeur, rue de l'Éperon, 7, à Paris.

Imprimerie de FÉLIX LOCQUIN, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

NOUVELLES PUBLICATIONS

CHEZ FOURNIER AINÉ, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 16.

ŒUVRES

DE

BARTHÉLEMY ET MÉRY

NOUVELLE ÉDITION

CONTENANT

NAPOLÉON EN ÉGYPTE,

WATERLOO,

LE FILS DE L'HOMME,

LES DOUZE JOURNÉES, NÉMÉSIS;

Ornée de Gravures d'après RAFFET:

2 VOL. IN-8°. — PRIX : 15 FR.

L'ÉNÉIDE

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

BARTHÉLEMY

AVEC LE TEXTE LATIN EN REGARD,

Précédée d'une Préface

Et accompagnée de Notes du Traducteur;

4 VOL. IN-8°. — PRIX : 30 FR.

LA COLONNE DE MAZAGRAN

POÈME.